

ASSEMBLEE GENERALE ANNUELLE
31 __ MAI _ 1976

RAPPORT MORAL DU PRESIDENT
ET
RAPPORT DU DIRECTEUR DE L'INSTITUT DE FORMATION
Victor Smirnoff

Mes chers collègues, chers amis,

Si, lors de notre Assemblée générale de mai 1975, le Conseil qui venait d'être élu n'avait pas tenu à faire une déclaration d'investiture, c'est qu'un certain temps de réflexion lui paraissait nécessaire.

Les Conseils précédents, présidés par J.B. Pontalis et à sa suite Daniel Widlöcher, nous avaient laissé une situation qui allait s'améliorer. On peut dire que, dans l'ensemble, je n'aurai, sur bien des points, qu'à confirmer cette évolution favorable.

PREMIERE PARTIE

Je vous parlerai d'abord de nos activités scientifiques.

1. Les Entretiens

Les Entretiens de Psychanalyse se déroulèrent, comme à l'accoutumée, à Vaucresson.

Les 14 et 15 juin 1975, les Entretiens (préparés par le Conseil sortant), dont la direction fut assurée par Didier ANZIEU, eurent pour thème Intériorisation-Identification. Deux rapports, celui de Daniel WIDLOCHER sur "Intériorisation et processus de changement", celui de Jean-Claude LAVIE

intitulé "Identification, identifications". Ils furent suivis de trois groupes de discussion dont la direction fut assurée par Jean-Claude ARFOUILLOUX, François DESVIGNES et François GANTHERET. Une réception réunit les participants et leurs amis, le samedi après-midi, au Pré Catelan.

Les 13 et 14 décembre 1975, les Entretiens dirigés par Victor Smirnoff portèrent sur le thème de la Dynamique de la régression. Quatre rapporteurs :

- . Lucienne COUTY : "Réévaluation du concept de régression".
- . Nicole BERRY : "La régression dans la cure : impasse ou passage ?"
- . Guy DAR COURT : "Deux approches de la régression: Michael Balint et Heinz Kohut".
- . Michel MATHIEU : "Passage à l'acte et la régression".

organisèrent, chacun autour du thème qu'il avait exposé, des groupes de discussion.

Une réception eut lieu au Centre-Médico-Psychologique du XV^e arrondissement (23, rue Tiphaine).

2. Nos réunions scientifiques du lundi se poursuivirent régulièrement au FIAP, rue Cabanis.

En mai 1975, Victor SMIRNOFF fit une conférence sur la fin de l'analyse.

Le 27 octobre, nous entendîmes Michel GRIBINSKI nous parler des névroses actuelles et des facteurs qui, dans la cure, mettent en cause quelque chose d'irréductible à la réalité psychique.

Le 24 novembre, Robert ALBARANES proposa à notre réflexion des notes cliniques sur le registre du père où il mit en évidence la figure du Père idéalisé.

Le 26 janvier 1976, l'année fut inaugurée par un travail de Roger DOREY, qui nous présenta ses réflexions et son élaboration théorique sur la pulsion de mort.

Le 23 février, Robert PUJOL nous entretint du repérage d'un des aspects de l'opération œdipienne dans le trajet biographique de Sigmund Freud.

Le 23 mars, Daniel WIDLÖCHER, dans sa conférence A propos de l'identité du psychanalyste, nous fit part de son travail sur la prise de conscience et de l'idéal du moi psychanalytique, en soulignant la signification par rapport au narcissisme.

Le 27 avril, Victor SMIRNOFF proposa à la discussion le thème toujours actuel de l'Interprétable.

Une remarque s'impose : la participation à nos activités scientifiques fut, cette année encore, plus importante que les années précédentes. L'augmentation du nombre des assistants pourrait nous satisfaire, n'était le déroulement des débats : si les interventions furent plus nombreuses, plus fournies, une certaine réticence reste l'usage dans nos réunions scientifiques; même si elle tend à diminuer, nous avons encore des efforts à fournir, non sur le plan des communications scientifiques en tant que telles, mais pour créer un climat plus propice à la prise de parole et aux échanges.

3. Je me dois aussi de mentionner nos activités en dehors du cadre de l'institution :

En mai 1975, il nous fallut d'abord poursuivre la préparation du 29^{ème} Congrès International de Psychanalyse qui se tint à Londres fin juillet 1975. Notre participation y fut valeureuse.

Trois de nos membres prirent une part active à la préparation même de ce Congrès. Daniel WIDLÖCHER, en tant que Secrétaire de l'Association Internationale de Psychanalyse, Annie ANZIEU, notre représentante au Comité préparatoire du Pré-Congrès sur le Training, et J.-B. PONTALIS qui fut du Comité du programme du Congrès.

Sur le plan scientifique, notre contribution fut relativement importante, compte tenu du fait que l'A.P.F. est malgré tout, une société dont le membership reste limité.

Ainsi, Daniel WIDLÖCHER fit partie du Panel consacré aux Fondements du changement psychique.

Jean-Bertrand PONTALIS (qui voulut bien m'associer à cette tâche) dirigea la discussion sur l'usage des rêves dans la pratique psychanalytique, dont les rapporteurs furent Masud KHAN et Harold BLUM.

Durant le Pré-Congrès sur le Training, Victor SMIRNOFF dirigea l'un des groupes de discussion.

Au mois de décembre 1975, une réunion commune avec les membres de la Société Psychanalytique de Paris fut consacrée au thème de la Créativité. Un certain nombre des nôtres y participèrent, parmi lesquels Didier ANZIEU, Michel MATHIEU, J.-B. PONTALIS, Guy ROSOLATO. Ce colloque, devenu annuel, remporte dans les deux sociétés un vif succès et cette année encore une réunion est prévue pour le mois de novembre, sans doute sur le thème de La fin de l'analyse.

J'ai déjà évoqué notre contribution au Congrès International de Psychanalyse qui se tint à Londres et je n'y reviendrai donc pas, sinon pour signaler que cette fois un nombre relativement peu important de nos membres et élèves firent le déplacement. Cette remarque vaut aussi en ce qui concerne notre

présence lors du Congrès des Langues Romanes, marquant sans doute de notre part - je parle ici d'une réaction de groupe et non individuelle – un désinvestissement pour les grandes réunions auxquelles nos membres et élèves préfèrent, semble-t-il, des entreprises plus modestes ou plus proches de nos préoccupations ou de nos interlocuteurs locaux.

Mais ce n'est pas là la seule explication sans doute et peut-être la faveur des réunions formelles tend-elle à s'effacer au profit d'un autre type de rencontre.

Je signale ici à titre d'exemple, sans doute significatif, une rencontre "extra société", organisée de façon privée par René MAJOR et Dominique GEACHAN au Pré Catelan, les 1^{er} et 2 mai 1976, sur le thème de l'Interprétation qui réunit, à la surprise même des organisateurs, plus de 300 participants appartenant aux divers groupes analytiques français.

4. Je considère qu'il faut inclure sous la rubrique de nos activités scientifiques les publications qui en sont l'émanation directe.

. Je voudrais d'abord mentionner le Bulletin intérieur de l'A.P.F., Documents et Débats, dont le numéro 11, paru en mai 1975 et réalisé grâce aux efforts de Guy Rosolato, sous une forme élégante, était consacré à un Hommage à Daniel LAGACHE. Ce numéro qui nous tenait tout particulièrement à cœur en tant que reconnaissance de l'A.P.F. à l'un des membres les plus éminents non seulement de notre groupe, mais de la communauté analytique internationale. Ce fut le seul numéro de ce Bulletin intérieur à avoir reçu une large diffusion externe.

Depuis un an, aucun numéro de Documents et Débats n'a paru et il a été décidé d'en reprendre la publication biannuelle, en poursuivant un double but, tel que l'exprimait J.-C. Lavie dans sa circulaire de février 1976 :

- 1°) devenir le lieu où l'A.P.F. publierait ses minutes : les rapports des Assemblées générales annuelles, les comptes rendus des séances scientifiques, le calendrier de ses activités de recherche, les rapports ou les résumés des communications aux Entretiens de Psychanalyse, les acquisitions de la bibliothèque et les modifications des statuts et du règlement intérieur. Ainsi notre Association y trouverait au cours des années le témoignage de son activité.
- 2°) d'autre part, Documents et Débats est destiné à devenir un lieu d'échange et d'informations scientifiques par la publication de notes de lecture et d'articles originaux concernant plus spécifiquement les recherches et les problèmes institutionnels de l'A.P.F.

Le numéro 12 devrait être prêt et distribué lors de nos prochains Entretiens de Psychanalyse. Notre secrétaire scientifique J.-C. Lavie, responsable à ce titre de Documents et Débats, a demandé à tous, membres et élèves, de contribuer à l'élaboration de ce qui à nos yeux devrait devenir très vite le reflet vivant de l'A.P.F.

. La Nouvelle Revue de Psychanalyse, qui paraît grâce aux efforts et à l'imagination de J.-B. PONTALIS qui la dirige (depuis la publication de son premier numéro au printemps 1970) s'est imposée aujourd'hui comme une des publications psychanalytiques les plus prestigieuses. Deux nouveaux numéros consacrés, l'un à La Psyché et l'autre au narcissisme, Narcisses, ont paru depuis mai 1975. La "N.R.P." reflète par son élégance et son éclectisme le style de J.-B. Pontalis, mais aussi une des caractéristiques de notre association, en accueillant au sein de son comité de rédaction et dans ses pages des collaborateurs et des auteurs venus d'horizons et de disciplines divers.. Loin d'être un outil dogmatique, la Nouvelle Revue de Psychanalyse, la N.R.P., se veut être le lieu d'une écoute ouverte. Qu'il me soit donné ici de remercier publiquement J.-B. Pontalis et mes collègues du comité de rédaction, du temps, du travail et des idées qu'ils ont si généreusement mis au service de notre commune entreprise.

. Dans la collection Inconscient et Culture, dirigée par Didier ANZIEU et René KAES, un volume consacré au Désir de former est paru cette année. Son intérêt n'a, je pense, échappé à personne de ceux qui, comme nous, pensent que les problèmes de la formation sont au premier plan de nos préoccupations.

. J'ai enfin le plaisir de signaler que Jean LAPLANCHE vient de faire paraître une revue, Psychanalyse à l'Université : les deux numéros parus à ce jour montrent à quel niveau peut se maintenir l'enseignement et la recherche psychanalytique dans le cadre même des institutions universitaires.

Ces quelques exemples suffiraient à démontrer que l'A.P.F., malgré le nombre relativement modeste de ses membres, tient une place de tout premier plan dans la recherche psychanalytique en France. Il m'est impossible de faire le recensement de toutes les contributions que les membres de l'A.P.F. ont apportées aux autres revues et aux livres qu'ils ont publiés. J'en mentionnerai cependant deux :

- . La réédition en deux volumes considérablement remaniée et élargie, du livre de Didier ANZIEU sur l'Auto-analyse de Freud, dont le travail préparatoire s'est poursuivi pendant des années dans un séminaire qu'il dirigeait,
- . et l'ouvrage de Wladimir GRANOFF, Filiations, qui constitue le premier volume de la retranscription de son séminaire des années 1973-1975 qui accueille un grand nombre de nos élèves et de nos collègues..

Je vous demande de bien vouloir m'excuser de ne pas mentionner tous ceux qui par ailleurs ont oeuvré pendant cette année dans le cadre de l'A.P.F. Mais le temps me manque. Qu'ils soient ici anonymement remerciés au nom de tous nos collègues.

5. Enfin une nouvelle concernant la bibliothèque. Votre bibliothécaire, en fonction depuis la création de l'A.P.F., Victor SMIRNOFF, a demandé à être déchargé de cette responsabilité. Je remercie J.-B. PONTALIS qui a bien voulu accepter de me succéder dans ce poste : nul autre que lui aurait été aussi compétent pour en assurer le fonctionnement.

II - Problèmes institutionnels

J'exposerai les problèmes institutionnels sous quatre rubriques :

- 1 - La modification du Règlement intérieur, proposée par le Comité de Formation et approuvée par le Collège des Titulaires le 14 décembre 1975, a été adoptée par le Conseil d'Administration.

Ces modifications {4} nous ont paru indispensables pour résoudre ou régler certains problèmes que nous posent certains de nos élèves : nous espérons ainsi qu'à l'avenir des situations, parfois inextricables, trouveront une solution plus simple et plus équitable.

- 2 - Nos relations avec la Société Psychanalytique de Paris nous ont fait aborder deux ordres de problèmes :

Le premier fut celui du mode de relation que les Sociétés d'analyse pourraient être amenées à établir avec les organismes de la Sécurité Sociale ou avec les mutuelles. Un pré projet, préparé par Louis DUJARIER, fut soumis à la discussion lors d'une réunion des membres de l'A.P.F. Il apparut que dans l'état actuel des rapports de la psychanalyse avec les organismes de soins, toute discussion avec la Sécurité Sociale serait prématurée. J.-L. LANG proposa la création d'un groupe d'étude consacré au problème de "Psychanalyse et Société". Cette proposition fut accueillie favorablement.

Le second problème fut celui d'une enquête sur l'état de la psychanalyse en France, son implantation dans les villes de province, un relevé des analystes appartenant aux deux sociétés. Un travail préparatoire aboutit à la constitution d'un fichier permettant à nos collègues de connaître les correspondants de province.

Mais ce travail se proposait une visée plus large, à savoir de s'enquérir dans quelle mesure nos sociétés respectives pourraient apporter leur assistance aux groupes locaux déjà existants ou aider les analystes de province à organiser des séminaires et des activités scientifiques. J.C. LAVIE a effectué un premier pointage dont il rendra bientôt compte, après avoir rencontré son homologue de la Société Psychanalytique de Paris, Mme COSNIER.

(1) cf "Modifications du Règlement intérieur" parues dans Documents et Débats, juin 1976.

- 3 - Nos relations avec la Fédération Européenne de Psychanalyse se sont développées et nous entrons actuellement dans un mode de fonctionnement spécifiquement fédératif. Une première réunion des Présidents de toutes les Sociétés Européennes s'est tenue à Bruxelles en février 1976. Les résultats obtenus lors de cette réunion feront la matière d'un rapport séparé.
- 4 - Enfin la situation particulièrement précaire en Argentine et en Uruguay a nécessité la création d'un comité d'accueil pour les analystes qui seraient amenés à quitter ces pays et chercher refuge ailleurs.
En ce qui concerne la France, le comité est constitué par A. BEJARANO, Jean LAPLANCHE et Victor SMIRNOFF, pour l'A.P.F., par le Dr RENARD et Mme RENARD pour la Société Psychanalytique de Paris.

III - Pour terminer ce bilan d'activités, j'ai le plaisir d'annoncer l'élection de Mme Lucienne COUTY comme membre titulaire de notre association, en décembre 1976.

Il me faut aussi mentionner un fait qui a soulevé de vives controverses dans notre association. Lors du dernier Collège des Titulaires, le 17 mai 1976, une candidature au titre de membre associé a été repoussée à la suite d'un vote. Des divergences assez vives se sont manifestées à cette occasion au sein du Collège des Titulaires et nous avons été obligés de remettre la discussion des questions restant à l'ordre du jour à une prochaine réunion de ce Collège qui sera convoqué à cet effet.

IV - Rapport du Directeur de l'Institut de Formation

En acceptant cette année la charge de Directeur de l'Institut de Formation, j'ai voulu marquer l'importance que nous attachions à ce problème.

A cet effet, il me paraissait indispensable de publier avant les vacances du mois d'août un pré programme de nos activités de recherche et de formation. Une réunion à laquelle étaient conviés tous ceux qui pourraient prendre part à l'organisation de tels groupes, rassembla en juin 1975 un nombre considérable de personnes. Lors de cette réunion des "enseignants", il fut possible déjà de faire un premier relevé de nos possibilités. Un questionnaire fut alors adressé à tous ceux qui s'étaient proposés et, grâce à la célérité de notre secrétaire, Mme Claude Monod, un pré programme fut établi avant la fin de juillet et distribué à tous nos membres et élèves. Certains, dont moi, s'amuserent de cette performance bureaucratique. Mais l'accueil très favorable qui fut fait à ce questionnaire, les réponses rapides et précises, et l'évidente bonne

volonté, pour ne pas dire l'empressement, des enseignants furent en l'occurrence les véritables raisons de la réussite. Qu'ils soient ici remerciés au nom de tous.

Le programme définitif parut en septembre 1975.

Le résultat :

24 enseignements ou groupes de travail furent proposés (dont 22 fonctionnent effectivement) par 19 membres de L'A.P.F.

Parmi ces groupes, il faut distinguer :

- les groupes internes à l'Institut;
- les activités externes à l'Institut,

encore que la distinction n'est pas toujours facile à faire, un certain nombre de groupes étant ouverts à des analystes de la Société Psychanalytique de Paris et/ou à certains membres du 4ème Groupe.

On peut considérer qu'il y eut 10 groupes "internes" organisés à l'intention des analystes en formation ou aux élèves admis à la pratique de l'analyse contrôlée.

12 enseignements furent proposés dans le cadre de l'université ou des services hospitaliers.

Pour juger de la fréquentation, une deuxième enquête (dont je me dois de dire que sur 24 enseignants, 23 m'ont fourni les renseignements précis, ce dont je les remercie) fut donc nécessaire.

Il en résulta qu'actuellement 38 élèves suivent un séminaire ou participent à un groupe. (Ce chiffre ne tient compte que des activités dans les petits groupes, car il est souvent impossible, en ce qui concerne les enseignements dits "publics" d'estimer ou de reconnaître ceux des élèves qui fréquentent ces enseignements).

Sur ces 38 élèves : 12 participent à deux activités;

2 ont assisté à trois d'entre elles.

Ces données numériques peuvent paraître encourageantes si l'on tient compte que sur la liste de nos élèves, qui comporte ce jour 79 inscrits, une bonne vingtaine sont des "élèves" en fin de cursus ou admis à présenter un mémoire; une dizaine furent trop récemment admis pour s'être inscrits dans les divers groupes. C'est dire que sur un ensemble d'une cinquantaine d'élèves qui relèvent d'une formation, les 4/5 assistent au moins à une activité que leur propose l'Institut de Formation.

Précisons que sur les 38 élèves

3 sont admis à l'enseignement;
18 au premier contrôle;
15 au deuxième contrôle ou admis à présenter un mémoire.

J'ai pourtant quelques raisons de tempérer mon enthousiasme : encore que les chiffres représentent un léger progrès sur les chiffres que nous rapportait Angelo BEJARANO au cours des deux Assemblées générales précédentes, il faut remarquer

- 1 - que seuls 5 groupes recrutent un nombre d'élèves égal ou supérieur à cinq.
- 2 - que dans les groupes qui ont effectivement fonctionné dans le cadre des activités universitaires ou hospitalières, on nous signale une assistance relativement nombreuse, mais parmi laquelle il faut déplorer l'absence plus ou moins complète d'élèves appartenant à l'A.P.F.

Ce sont des éléments dont il faut tenir compte. Le nombre des enseignants ou des activités proposées ne suffit pas à assurer le succès de notre fonctionnement. Et toutes les remarques qui figurent déjà dans les deux rapports très documentés d'Angelo BEJARANO restent pertinentes et valables pour cette année.

Peut-être faut-il lors de la prochaine réunion des enseignants (qui doit se tenir le 21 juin 1976 ici même) discuter du problème de fond concernant la visée et l'orientation de l'enseignement.

Il est regrettable que par suite d'un calendrier particulièrement chargé cette année, le Comité de l'Enseignement (ou de l'Institut) n'ait pu se réunir. Constitué tardivement (notre nombre fait que la plupart d'entre nous sont déjà engagés dans de nombreuses activités institutionnelles), il n'a pas pu fonctionner.

Je demanderai donc que le Comité de l'Enseignement tel qu'il a été constitué cette année soit reconduit afin de ne pas retarder plus longtemps la mise en place effective de cette instance qui devrait dégager les principes de notre politique en matière de formation théorico clinique.

Pour ne pas alourdir ce rapport, je me propose lors de la réunion des enseignants de faire une communication sur les problèmes qui me semblent essentiels et que je proposais à une première discussion commune.

En endossant la responsabilité de l'Institut de Formation, j'ai voulu témoigner symboliquement de l'importance que le Conseil et moi-même attachons à ce problème. Toutefois, je suis loin d'être satisfait de notre réalisation dans ce domaine. La faute n'en

incombe ni à proprement parler aux enseignants, qui furent nombreux à proposer leur concours, ni aux élèves qui furent, dans l'ensemble, assidus.

Nous avons en effet pris une option au départ : qu'aucun enseignement ne pourrait se faire si les animateurs de groupes ou les dirigeants des séminaires n'étaient motivés par leur propre intérêt. Cela confère sans doute à la liste de nos activités une allure particulière et intéressante, mais qui ne répond à aucune politique préalablement établie. Cela, il est vrai, pose un problème de fond, déjà soulevé lors de la réunion des enseignants (en juin 1975) et qui depuis n'a pas été véritablement abordé. Peut-être pouvons-nous nous féliciter de l'aspect vivant et parfois intime du fonctionnement de nos groupes de recherche et des séminaires. Reste à savoir si cela répond au désir et/ou aux besoins de nos élèves, et si nous sommes capables et désireux de changer de style. Toutes ces questions méritent un large débat.

Dans l'immédiat nous attendons de faire un bilan de nos activités lors de la réunion des enseignants, et dans un deuxième temps, de confier au Comité de l'Enseignement, le soin de nous apporter sur ce sujet des propositions concrètes.

A la suite de cette réunion des enseignants, j'aurai encore cette année le souci de faire paraître au plus tôt un pré programme de nos activités de recherches et de formation, avant la fin du mois de juillet.

Ici s'arrête ce que j'appellerai la partie factuelle de mon rapport. Je crois pouvoir affirmer que le fonctionnement de l'A.P.F. en tant que "société savante" prouve que sur ce plan nous avons tout lieu d'être satisfaits.

Notre expérience formatrice (je ne parle évidemment ni de l'analyse, ni des contrôles) me paraît à première vue moins probante. Encore que le profil général marque par rapport aux années précédentes un certain progrès, nous n'avons pas véritablement innové en cette matière. Mais il faut souligner que presque tous nos collègues ont participé activement à cet effort et de cela je crois que nous devons nous réjouir : la vocation de formation de l'A.P.F. semble vouloir s'affirmer et je crois que la déception que manifestèrent quelques-uns d'entre nous a cédé la place à une vue plus optimiste. Ce n'est de toute façon qu'un début ...

DEUXIEME PARTIE

Il est difficile, sinon impossible, de parler de notre Association sans évoquer quelle place nous tenons ou croyons tenir dans ce que j'appellerai le dispositif analytique en France. Le "superbe isolement" qui fut le nôtre pendant de longues années est sur le point d'être abandonné : les circonstances politiques nous obligent à envisager avec quelque réalisme la place qu'effectivement nous occupons. C'est là une question qui nous concerne à plusieurs titres et il faut donc lui accorder une importance autre qu'anecdotique.

Les récits des "anciens combattants" ont toujours ceci de pathétique et d'insupportable qu'ils perpétuent un combat passé dont le sort fut scellé depuis; mais les anciens combattants, quels qu'ils soient, ont toujours une attitude politique conservatrice. Quelle que soit l'issue, victoire ou défaite, ils continuent à militer pour des enjeux qui furent ceux de leur combat, contre des adversaires qui depuis ont pu changer de camp et même devenir des alliés. D'où la position passéiste des mouvements des anciens combattants, comme si depuis la fin de "leur" conflit, rien de nouveau ne s'était passé. Ils restent figés, dans leur vigilance, fixant la ligne bleue des Vosges, alors que l'essentiel se prépare dans les silos souterrains des missiles intercontinentaux.

Et, faisant une incursion dans le domaine de l'économie politique, je vous dirai aussi que, en ce qui concerne l'analyse, la doctrine de Monroe et le protectionnisme douanier ne sont plus de mise, car il serait vain de s'opposer à la libre circulation et à l'échange des idées et des doctrines.

De plus, notre discours, qui serait celui des anciens combattants, s'adresse à des collègues et des analystes en formation d'une (ou de deux) générations plus jeunes, qui observent, souvent avec incompréhension et une attitude narquoise, nos différends et nos slogans qui, d'une certaine façon, appartiennent au passé. Ils nous jugent sans indulgence : il suffit pour s'en convaincre de les écouter.

Qu'on m'entende bien cependant. Je ne prétends ni à minimiser ou à effacer l'histoire, ni à croire que cette histoire ne détermine l'histoire actuelle.

Mais j'affirme que l'histoire continue à s'écrire et qu'à trop l'interpréter en termes des "histoires anciennes", on risque d'obstruer notre vision de trop de querelles déjà résolues. Nous ne sommes plus en 1963 et il nous faut jeter un coup d'oeil sur ce que nous sommes et sur ce que nous représentons aujourd'hui.

Depuis 1963, moment de la naissance de l'A.P.F., l'horizon analytique en France s'est modifié.

Actuellement quatre groupes, se réclamant explicitement de la doctrine freudienne, se partagent, inégalement, le territoire.

Une société, la plus fortement charpentée, la Société Psychanalytique de Paris, malgré les adoucissements qu'elle a peu à peu apportés à sa politique de recrutement et de formation, reste porteuse d'un discours où les références à ce que j'appellerai le néo-classicisme analytique, demeurent prévalentes. La Société Psychanalytique de Paris présente un visage très différent du nôtre. Il faut remarquer que la S.P.P. a une clientèle nombreuse, une formidable liste d'élèves, une grande activité formatrice et post-graduate et qu'elle dispose d'une clinique analytique qui se prolonge par l'équipement dont S. LEOVICI a doté le 13^{ème} arrondissement. Il faut remarquer que les options théoriques qui prédominent sont très proches ou se confondent avec celles que professent les responsables de l'appareil administratif. Je sais par ailleurs que la situation de l'Institut n'est pas si simple et que des groupes divers s'orientent, au sein même de la Société Psychanalytique de Paris dans des directions différentes. Le succès que suscitent des manifestations extra-institutionnelles (comme par exemple Confrontation) témoigne d'une insatisfaction, pour ne pas dire d'un mécontentement; d'une large fraction des membres et des analystes en formation. Ce relatif désinvestissement de l'institution par un nombre croissant de ses membres ne peut avoir à nos yeux rien d'encourageant et encore moins d'enviable.

A l'opposé de la S.P.P., le groupe dit "Ecole freudienne de psychanalyse" représente une efflorescence centrée sur Jacques LACAN; le maître, ses épigones et ses élèves, s'ils se reconnaissent dans le verbe lacanien, auquel ils s'exercent avec plus ou moins de bonheur, forment un ensemble nombreux - près de 800 inscrits - hétérogène et actif qui se place franchement en dehors des usages de formation et d'enseignement pratiqués dans les autres groupes. Je n'ai pas à juger ici de la qualité ou de l'intérêt des travaux de l'E.F.P., mais je voudrais souligner la variété de sa clientèle et l'influence qu'elle exerce par sa rapide reproduction et le prosélytisme qui lui a permis de se faire une place importante, aussi bien dans les salles de garde des hôpitaux psychiatriques que dans les milieux universitaires les plus divers. L'E.P.F. se démarque vigoureusement des autres groupes analytiques, et représente un pôle d'attraction dont il convient de ne pas sous-estimer l'importance. L'E.P.F., elle aussi, est parcourue de mouvements et de soubresauts; des groupes se rassemblent autour de quelques analystes qui ont été naguère nos collègues à la Société Française de Psychanalyse, et d'autres plus jeunes. Mais il est remarquable que si la pratique des "lacaniens" ne semble pas avoir "contaminé" les autres groupes, l'appareil théorique de LACAN, de Serge LECLAIRE, et quelques autres ait fortement marqué tout le mouvement psychanalytique français, ne fût-ce que du fait que certains concepts forgés par eux circulent dans tous les groupes analytiques.

Je mentionnerai enfin le quatrième Groupe, (organisation psychanalytique de langue française) qui s'est détaché de l'Ecole freudienne en 1969. Groupe relativement restreint dont la politique de formation a totalement abandonné les modalités qui se pratiquent dans l'Ecole freudienne; le Groupe cherche actuellement à affermir une doctrine de formation et rassemble autour de Piera CASTORIADIS-AULAGNIER, de François PERRIER, de Nathalie ZALTZMAN, de VALABREGA et quelques autres, surtout de jeunes analystes qui refusent énergiquement une affiliation lacanienne, mais tout aussi fermement le conservatisme de la Société Psychanalytique de Paris.

Cependant il me faut marquer que le panorama ne saurait aujourd'hui être brossé sans mentionner la tendance qui va s'affirmant, à une échappée du discours analytique hors des diverses sociétés d'analyse mais (et il importe de le souligner) aussi hors des différentes chapelles, différents groupes et confréries qui se constituent inévitablement dans toute communauté analytique. Ces activités "intergroupes" échappent actuellement à toute organisation structurée et tendent à instaurer un dialogue entre des analystes qui souvent même s'opposent à l'intérieur des sociétés auxquelles ils appartiennent.

Phénomène significatif et marquant lorsqu'on pense que ces intergroupes sont souvent le fruit d'initiatives individuelles, ne poursuivant aucun but fédératif ou associatif, sans visée formatrice et sans vouloir se structurer par une administration ou des statuts.

□ □

Par rapport à ces trois groupes existants, l'A.P.F. se définit par une certaine spécificité que nous allons essayer de dégager.

A sa fondation, l'A.P.F. parut lésée d'un double héritage

– la filiation lacanienne d'un certain nombre d'entre nous, de ceux-là même qui, tout en reconnaissant l'apport et l'intérêt de l'enseignement de Jacques LACAN, ne purent tolérer les privautés qu'il prenait avec les normes de la formation, incompatibles avec les règles d'un fonctionnement institutionnel (ce fut le point de vue des motionnaires);

– l'opposition radicale de certains autres qui récusait à la fois la pratique et les options théoriques de J. LACAN et trouvaient insupportable son intransigeance à l'égard de ceux qui ne partageaient pas ses vues.

Malgré les différences d'appréciation, les deux groupes furent d'accord pour récuser le fonctionnement de la S.F.P. et décidèrent de fonder une nouvelle Association.

Cette origine, à la fois traumatisante et libératrice, nous plaça d'emblée devant la nécessité de convenir d'un fonctionnement libéral qui pourrait nous unir dans une visée commune en dépit de notre hétérogénéité. Et quelles que furent les motivations des uns et des autres au départ, nous tombâmes d'accord sur les principes qui furent les nôtres depuis lors.

La disparité existant à l'origine, sembla au cours des années s'atténuer et nous arrivâmes ainsi à un modus vivendi qui était fondé sur notre réciproque estime, nos intérêts scientifiques communs, notre passion pour la "chose freudienne", et notre investissement dans la marche de l'Association, dans des tâches de formation et dans la recherche clinique et théorique, où la diversité de nos options initiales nous fut bien plus une aide qu'un obstacle. Sans vouloir donner du fonctionnement de l'A.P.F. l'image d'une idylle sans nuages, il faut convenir que notre Association prospéra et devint rapidement un des groupes les plus "productifs" de la scène analytique européenne.

On peut se demander quels en furent les facteurs et. les causes. Qu'un groupe restreint, quelle que fut la valeur de ses membres, ait pu rapidement s'imposer au milieu d'un contexte hautement "compétitif" qui fut celui de la psychanalyse en France, ne s'explique pas seulement par la valeur de ses productions scientifiques.

Sans doute notre expérience "originelle" avait agi comme facteur maturant, tant au niveau des principes et des choix qui furent les nôtres tout au long des années, qu'au niveau des travaux.

1 - La première qualité qu'il faut nous reconnaître, c'est la liberté dont a bénéficié chez nous le discours théorique : la diversité même de nos options initiales garantissait essentiellement la possibilité pour chacun de parler son propre langage.

On en retrouve la marque dans nos exposés, nos publications, nos Entretiens: toutes les tendances de la pensée analytique y furent représentées.

Nous n'avons jamais fait montre d'exclusive, mais accepté, quelles que furent nos options, d'entendre le discours des autres. Cela se reflète aussi dans la Nouvelle Revue de Psychanalyse où la parole fut donnée à des analystes d'appartenance et de tempérament très divers, mais dont nous reconnaissons la conviction authentiquement freudienne.

Cette liberté d'expression et notre hétérogénéité foncière, d'aucuns ont voulu nous en faire reproche : on nous a, tour à tour, trouvés trop indulgents à l'égard de la mère suffisamment bonne, trop préoccupés du sort des objets internes, trop attachés aux signifiants, trop intéressés au Nom du

Père, de nous être trop penchés sur le changement et la métapsychologie, d'être trop abstraits, trop cliniques, trop phénoménologiques, et dernièrement, de nous confiner dans l'exégèse freudienne. On nous a reproché de n'avoir pas de doctrine propre ; oui, cela, il faut le reconnaître, est vrai, si l'on s'accroche à ce terme de doctrine, le doctrinal et l'endoctrinement.

Certes , ce n'est pas un chemin de roses que nous offrons à nos élèves, un chemin jalonné de certitudes inébranlables, de recettes infaillibles, d'un savoir à ingurgiter, de théories tirées au cordeau. Ce que nous faisons, c'est de leur apprendre à penser, mais pas forcément selon tel ou tel catéchisme.

Il est exact que nous n'avons pas une théorie toute faite que nous irions répandre par un prosélytisme lénifiant ou fanatique : nous pouvons tranquillement répondre à ceux qui nous reprocheraient notre "éclectisme" que l'Association Psychanalytique de France s'est détachée naguère d'une société où régnait un dogmatisme intransigeant qui nous était, à tous, devenu insupportable et que nous n'allons pas maintenant en instaurer un autre.

Cette pluralité, nous n'avons pas à la regretter mais au contraire, à lui rester fidèles, car elle est le garant de notre bonne foi.

Il est à remarquer que cette pluralité a porté ses fruits dans notre politique de formation. A part un ou deux cas, manifestement insuffisants, qui n'ont pu "faire le poids", nos "élèves", malgré la différence des options, les diverses familles de pensée auxquelles ils se rattachent, ont trouvé un accès normal aux divers stades de la promotion. Ceci nous amène à nous interroger sur les conséquences qu'entraîne, pour l'institution, une telle diversité.

- 2 - De ce respect de nos individualités découlait un problème, celui de l'identité du groupe, qu'il nous a fallu au cours des années, consolider. Notre tâche, de ce point de vue, n'est pas terminée, il s'en faut. Car si nos membres et nos élèves jouissent de la liberté dans notre communauté, cela ne va pas sans nous poser, à nous, des questions.

Nous sommes ici affrontés à un paradoxe car dans cette reconnaissance de l'identité, deux perspectives différentes s'offrent à nous.

Une première perspective était celle de présenter au dehors l'image de notre groupe. Chose curieuse : alors que le "côté A.P.F." peut ne pas nous paraître frappant lorsque le cercle de famille se referme, ce "côté A.P.F." devient évident quand tel ou tel membre d'entre nous s'affronte au dehors. Il faut bien dire que quelque chose nous distingue aux yeux des autres comme étant identifiable. Et comme il ne peut s'agir ni de nos manières, ni d'un psittacisme d'école que l'on retrouve ailleurs, c'est sans doute

la forme même de notre discours qui fait que nous nous démarquons. Ce style n'est pas facile à cerner. Peut-être même est-il préférable pour le moment de ne pas nous attacher trop d'étiquettes. Mais il est indispensable que nous en prenions conscience.

Ce fut dans ce sens que j'avais fait l'année dernière une proposition d'ouverture des séances scientifiques et des réunions, en y invitant des interlocuteurs venus du dehors : ce ne fut pas uniquement dans le but de témoigner de notre hospitalité, mais ce projet me sembla (et me semble toujours) utile (si j'en juge par les réunions intergroupes auxquelles j'ai pu participer depuis deux ans) pour nous permettre un tracé plus précis des limites qui sont les nôtres. Si à nous, elles nous apparaissent floues, alors qu'elles semblent plus nettes aux yeux des autres, c'est qu'un phénomène nous échappe.

Peut-être sommes-nous plus préoccupés par ce qui nous sépare que par ce qui nous unit. Aussi il me semble indispensable à la fois de clarifier nos disparités et de mettre en valeur nos convergences. C'est à l'intérieur même de notre Association que nous avons à multiplier les occasions et les rencontres entre tous les membres (ce fut là, il y a déjà trois ans, le projet que mit à l'essai J.-C. LAVIE), non pas dans le but de créer une adhésion sans réserve à une théorie monolithique, mais pour mettre en commun nos perplexités et nos recherches.

- 3 -Le troisième caractère que je désignerai comme nous appartenant en propre, est notre hospitalité à l'égard des candidats. Depuis la réforme de nos statuts, nous avons à la fois assoupli notre fonctionnement (il en résulte, paradoxalement, ou non, un surcroît de travail pour nous) et cherché à préciser nos critères d'admissibilité aux contrôles.

Le secrétaire du Comité de Formation rendra compte de notre pratique qui s'est montrée ouverte à bien des candidats sans que nous leur demandions au départ un "passeport" estampillé A.P.F.

Et c'est ainsi qu'apparaît que notre recrutement s'est diversifié, et en ceci nous avons essayé de montrer une certaine rigueur : en essayant de reconnaître quelles peuvent être les capacités analytiques d'un candidat.

Pour cela, il fut nécessaire que nous nous débarrassions de nos préjugés. Le Comité de Formation, en acceptant des candidats qui venaient du dehors (que ce fut de la S.P.P. ou même de certains analystes de l'Ecole "freudienne"), a tenté d'estimer cette capacité au plus près de nos critères implicites.

Cette même attitude avait prévalu en ce qui concernait les candidatures au titre de membre associé : nous avons ainsi élu des collègues qui nous venaient d'ailleurs (en particulier l'un d'eux du 4^{ème} Groupe), et nous avons examiné d'autres candidatures, indépendamment

de leur "origine" psychanalytique. Notre acceptation ou notre refus n'étant basé finalement que sur la qualité, disons "analytique", du candidat.

Mais il ne faudrait pas que cette hospitalité nous serve d'image de marque ou de slogan publicitaire. Cette hospitalité se doit de devenir le support même de notre diversité : il ne peut y avoir de groupe où tous les membres soient coulés dans un même moule, car une telle uniformité serait mortifère. Pas plus qu'il ne saurait y avoir de candidat qui recueille l'unanimité de nos suffrages : il y aura toujours quelqu'un pour ne pas aimer son style, ses idées, ses audaces, ses réticences, ses inflexions théoriques.

Il y a ceux qui "croient" à la pulsion de mort, à la théorie du "signifiant", aux interprétations "Kleinien", ceux qui se réclament de Winnicott, de Kohut, de Hartmann etc... loin d'être un handicap, cela devrait être une veine de fécondité. On a vu ailleurs les résultats qu'a produits l'inféodation servile à la parole d'un maître ...

Mais notre attitude exige de la part de nos élèves une contrepartie. S'ils nous ont choisis pour être leurs formateurs, s'ils exigent de nous que soient respectées leurs différences, que soient pris au sérieux leurs essais de se dire, c'est que le statut d'élève n'est pas pour eux pur formalisme. Et ils se doivent de témoigner par leur participation de pensée et de parole, voire d'écrit, de leur expérience et de leur réflexion à laquelle ils soumettent une doctrine, la nôtre, celle que nous avons héritée de Freud.

Nous les engageons ainsi à une autonomie, une maturité, qui ne serait pas simplement un nouveau conformisme ce qui chez nous suppose une tolérance à leur égard : une tolérance qu'il nous faut maintenir avec la même fermeté que notre fidélité à la doctrine analytique. Cette tolérance n'est pas à confondre avec le laxisme, mais à prendre comme le contre-pied de l'intolérance, c'est-à-dire du rejet de tout ce qui serait tant soit peu étranger. C'est la condition essentielle pour que nos futurs collègues puissent venir nous parler en sachant que nous sommes prêts à les entendre et à les accepter, même si nous ne sommes pas d'accord sur telle ou telle de leurs prémisses ou de leurs conclusions.

De cette tolérance, du maintien de nos diversités, dépend pour nous en grande part notre identité de groupe et je le pense, la survie de notre association, à savoir la participation accrue au travail commun de nos membres et de nos élèves, la promotion interne (longtemps bloquée par une méfiance des élèves à notre égard), l'adhésion de certains, venus d'autres horizons ou d'autres divans. Il nous appartient de veiller non seulement au respect d'un formalisme démocratique, mais aux principes mêmes qui président à notre fonctionnement, libre et indépendant. Une tolérance sans laquelle nous serions vite voués soit à la stérilité, soit à l'éclatement.

En réaffirmant aujourd'hui ces principes, je ne fais rien d'autre, que vous rappeler qu'aucun passé ne saurait garantir l'avenir, si à tous les moments d'un présent, tous nos efforts, toutes nos pensées et nos actions ne cherchent à préserver rigoureusement les processus internes de liberté, de tolérance, de cohésion qui régissent notre Association.

Victor SMIRNOFF Président
Directeur de l'Institut de Formation

POST - S C R I P T U M

Vous venez d'entendre le rapport moral sur lequel vous aurez tout à l'heure à vous prononcer.

Mais je voudrais, avant de terminer mon intervention de ce soir, ajouter quelques mots en mon nom personnel. Depuis près de vingt ans que nous œuvrons ensemble, ici ou ailleurs, nous avons appris à nous connaître, à connaître nos capacités, nos limites et nos excès.

Le rapport que je vous ai présenté était prêt depuis quelques semaines et je m'en suis tenu à ce que je me proposais alors de vous dire.

De la place où je suis et entre nous, je vous dois une appréciation de plus sur l'état de notre Association. Les divergences auxquelles j'ai fait allusion à propos d'un vote, m'ont fait l'effet d'un premier tressaillement de sismographe. Ce n'est pas la première fois que nous avons été divisés à propos de tel ou tel candidat. Mais en l'occurrence, il m'a semblé détecter derrière ce désaccord, un désaccord plus ancien et plus grave.

A cet égard, ce qui a pu se dire au Collège des Titulaires du 17 mai 1976 a fonctionné pour nous comme un moment critique; il m'a semblé être convié à un rendez-vous retardé où se rejouerait un problème présent dès nos origines, un incendie qu'on aurait pu croire éteint.

Mes chers amis, nous sommes tombés en panne et je crains qu'une situation ou un sentiment de crise ne se développe. La question posée est celle de notre cohésion. Aucune société d'analystes ne peut se prévaloir d'une parfaite concordance des opinions et des jugements. Mais je fais allusion ici à des divergences qui m'inspirent de vives inquiétudes.

Le danger serait que de part et d'autre nous nous figions dans nos oppositions, nos désaccords et nos préjugés. Qu'il en résulte non seulement un climat de méfiance, mais que ce climat entraîne le blocage du jeu institutionnel, voire des activités scientifiques. Je vous demande de croire que mes craintes ne sont pas vaines et que ce n'est pas par alarmisme que je vous tiens ces propos. Mais parce que j'ai de la "chose institutionnelle" une expérience, longue et douloureuse, et que je partage avec un certain nombre d'entre vous. Je voudrais vous dire qu'il nous faut, rapidement, y porter remède. Des crises sont souvent inévitables, leurs solutions par contre peuvent varier selon le désir des uns ou des autres : aller vers une aggravation des tensions avec tous les risques qu'elle comporte ou, au contraire, et c'est ce que je souhaite, vers une résolution qui nous permette de rester fidèles, malgré nos divergences, à un jeu institutionnel qui reste conforme avec ce sur quoi se fonde la spécificité de notre maison. La liberté que j'évoque est comme toute liberté : elle doit tenir compte de la liberté des autres.

Et si nous restons fidèles à ce qui fut, au départ même, notre résolution, à savoir notre refus radical du césarisme bruyant d'un seul, ce n'est pas pour en accepter maintenant d'autres, plus secrets et plus discrets, mais peut-être plus redoutables car plus diffus et qui seraient le jeu leurrant des groupes, des rivalités ombrageuses et des préjugés irréductibles. Tout ceci irait dans le sens contraire de l'acceptation de nos différences : vous savez comme moi ce qu'une telle attitude, consciente ou inconsciente, comporte comme risques, que ce soit pour l'individu ou pour le groupe.

le 31 mai 1976

Victor SMIRNOFF

Je vous demande instamment de réfléchir à ces paroles qui visent à raffermir l'existence d'une Association à laquelle nous avons tous, généreusement, donné le meilleur de nous-mêmes.

Didier Anzieu (Secrétaire du Comité de Formation)

RAPPORT SUR LES ACTIVITES DU COMITE DE FORMATION

(Mai 1975 - Mai 1976)

présenté à l'Assemblée générale du 30 mai 1976

A – Résultats numériques

1 - Election au titre de membre associé

2 - Autorisation de présenter le mémoire : 1 candidat qui a été accepté (Dr PACHE)

3 - Validation du second contrôle : - 2 oui (Dr BARROIS, Dr F. DESVIGNES)
- 3 non

4 - Validation du premier contrôle : - 5 oui (Mmes les Drs GEISSMANN et HAIK-
TRIVOUSS, MM. FEDIDA, Dr NORMAND, Dr QUEIROZ DE SIQUEJRA)
- 2 non

En moyenne donc un petit peu plus d'un contrôle (1er et 2ème contrôles) sur deux est validé (7 sur 12).

5 – Admission à l'enseignement et au premier contrôle :

– 9 oui (Mmes BRELET, Dr CLAUSET-APPEYROUX, Marie-Lyse
DESTOMBES, LESAGE ; MM. Les Drs BLUMEN (déjà admis à l'enseignement),
FAVAREL-GARRIGUES, IBAR, THOURET)

- 18 non (dont un élève déjà admis à l'enseignement).

En moyenne donc un candidat sur trois est accepté comme nouvel élève.

B - Tableau des candidats au premier contrôle

1 - admis : 4 hommes, 5 femmes - 5 médecins, 4 non-médecins - 2 Parisiens,
- 7 provinciaux

Qualité de leurs psychanalystes :	didacticiens de l'APF	: 6 (soit les 2/3)
	membre associé "	: 1
	membre associé de la SPP	: 1
	" titulaire d'Argentine	: 1

9

2 - 4 candidatures retirées au cours des visites (dont un élève déjà admis à l'enseignement)

3 - refusés : - 14 hommes, 4 femmes - 4 médecins, 14 non médecins - 10 Parisiens, 7 Provinciaux,
1 étranger;
- 16 non, 2 non pour le moment.

Qualité de leurs psychanalystes :	didacticiens de l'A.P.F.	: 9 (soit la 1/2)
	Membre associé "	: 2
	élève "	: 2
	membre associé de la SPP	: 3
	élève d'Argentine	: 1
	élève ou membre de l'école freudienne	: 1

18

C - Cas spéciaux

L'examen des cas dits spéciaux a été achevé. Il a abouti à l'adoption conjointe par le Conseil, le Comité de Formation et le Collège des Titulaires d'un article supplémentaire 30 bis au Règlement intérieur, qui envisage les divers cas possibles. Cet article a permis de régler tous les 13 cas dits spéciaux de la façon suivante :

(Pour mémoire : 1 décès : Melle MONOD)

- 7 retraits de la liste des élèves : ARDOINO, BESANCON, COTINAUD, HAAG, Gilles LEFEBVRE, THEVENOT, TRANCART.
- 5 élèves retirés de la liste des élèves et admis comme invités non-cotisants : LABERGE, LOMBARD, NICOLAS-CHARLES, ROCHA, Mme ROCHEBLAVE.

Les 5 élèves admis à présenter leur mémoire depuis plus de cinq ans ont été avertis du délai.

D - Effectif des élèves

Au 1er juin 1976, l'effectif de nos élèves s'élève à 79 (contre 84 au 15 avril 1975) (le retrait des 13 cas spéciaux a été à moitié compensé par les nouveaux admis) :

- 7 admis à l'enseignement mais non au contrôle (dont trois demandes de contrôle en cours)
 - 35 admis à l'enseignement et à un premier contrôle
 - 21 admis au second contrôle
 - 2 ont eu le second contrôle validé mais n'ont pas encore demandé l'admission au mémoire
 - 14 ont eu le second contrôle validé et sont admis à présenter le mémoire.
- 79

E - Tableau de répartition des élèves

- 48 hommes, 31 femmes - 61 médecins, 18 non-médecins
- 49 Parisiens, 26 Provinciaux, 3 étrangers
- Qualité de leurs psychanalystes 65 didacticiens de l'A.P.F.; 2 titulaires de la S.P.P.; 2 titulaires de l'Ecole Freudienne, 2 titulaires d'Argentine; 3 associés de l'A.P.F.; 2 associés de la S.P.P.; 3 associés de Suisse.

Didier ANZIEU
Secrétaire du Comité de Formation

Assemblée générale du 31 Mai 1976

RAPPORT DE LA TRESORIERE (Annie Anzieu)

Malgré les variations du coût de la vie et celles qui s'établissent entre les différents postes de nos dépenses, il apparaît que, comme l'an passé, nos frais équivalent à nos recettes. Soit, en gros, 100.000 Frs. Et même, cette année, j'ai eu la surprise de constater qu'à 270 Frs près, les recettes égalent les dépenses.

Notre budget est donc parfaitement équilibré. Mais vous voyez aussi que cet équilibre parfait ne nous laisse pas une marge de sécurité bien grande. C'est pour cette raison que j'ai dû lancer un peu plus tôt qu'à l'habitude l'appel de cotisations du trimestre dernier.

J'ai noté dans nos dépenses les différences que je vais vous exposer.

Le salaire de notre secrétaire et les charges sociales afférentes ayant été augmentés, nous avons versé 3.900 Frs de plus à cette occasion.

En réalité, c'est le numéro de Documents et Débats en hommage à Daniel LAGACHE qui a grevé lourdement notre budget cette année puisqu'à lui seul il coûte trois fois le prix du numéro ordinaire.

Nous avons pu rattraper cette dépense grâce à la diminution de moitié des frais de secrétariat (nous n'avons pas eu de soucis de machines cette année), et à la modicité des frais de bibliothèque. Un effort pour compléter celle-ci avait été fait l'an passé.

Les petites augmentations dues à l'évolution habituelle des prix ont pu être intégrées sans trop de difficultés.

Quant aux recettes, elles n'ont pas augmenté. Le changement de prix des inscriptions aux Entretiens n'a pas correspondu à une plus grande rentrée d'argent. Au contraire, le total de l'argent encaissé à cette occasion a diminué, alors que le nombre d'inscrits est au moins aussi important. Je vous laisse tirer les conclusions vous-mêmes.

Vous le voyez, l'équilibre de notre trésorerie est fragile. Il tient à vous tous, et à la régularité avec laquelle vous voulez bien verser vos cotisations. Je remercie tous ceux qui le font fidèlement, et ils sont la majorité, de faciliter ainsi ma tâche de trésorière et de me permettre de gérer le fonctionnement économique de l'A.P.F. sans trop d'anxiété.

La trésorière : Annie ANZIEU

Compte d'exploitation générale au 31 mars 1976

Frais secrétariat

Salaire + charges sociales 31.403,04

Fonctionnement secrétariat

Papeterie, timbres, etc 2.984,02

Investissements

Menuiserie (Reig) 4.489,96

Frais local

loyer, téléphone, concierge,
femme de ménage 15.915,89

Location salle 450.-

Entretiens Vaucresson juin et
décembre 1975 (location salles,
déjeuners, réception) 16.231,15

Bibliothèque

(abonnement revues et livres) 1.296.-

Documents et Débats

N° 11, Hommage à Daniel LAGACHE 15.990,30

Réceptions et divers 2.017,04

Cot. Féd. Européenne 2.607,25

Cot. I.P.A...... 5.646,28

Abonts Int. Review 837.-

Abonts Int. Journal 1.927,20

Me CALLOU (avocat-conseil)..... 500.-

M. RICHARD (comptable)..... 1.320.-

TOTAL 103. 605, 13

Situation trésorerie au 31 mars 1976

Banque 4.515,51
C.C.P. 17.171,60

Caisse : sortie 4.627,04
 rentrée 3.590

1.177,04 (avancé par
Mme Monod)

ENTRETIENS DE PSYCHANALYSE

11 et 12 décembre 1976

" LA PSYCHANALYSE ET LE TEMPS "

Le compte rendu de ces Entretiens comprend un résumé de chaque exposé fait par son auteur, suivi de notes prises lors des discussions par Mme D. Margueritat et B. Elissalde. Ces notes n'ont pas été revues par chacun des intervenants qui voudront bien nous excuser de la transcription incomplète de leurs interventions. La discussion qui a suivi l'exposé d'Annie Anzieu a été riche et intéressante, mais elle faisait trop référence au cas clinique qui servait d'exemple pour que le compte rendu en soit compréhensible. Nous nous en excusons tant auprès d'A. Anzieu que de nos lecteurs. Nous remercions vivement Mme D. Margueritat et B. Elissalde pour le travail qu'ils ont bien voulu faire pour Documents et Débats.

Pour les divers groupes qui se sont tenus le samedi après-midi, vous trouverez des résumés des discussions faits par J.-C. Arfouilloux, G. Darcourt et B. Jolivet que nous remercions également au nom de tous.

J.-C.Lavie.

ENTRETIENS DE PSYCHANALYSE

11 et 12 décembre 1976

Résumé de l'exposé d'Arnaud Lévy :

LES FIGURES DU TEMPS

L'objet de ce travail est l'étude des métaphores du temps (représentations figurées et métaphoriques du temps) et des métaphores par le temps {représentations inconscientes exprimées par des éléments temporels). Au terme de cette étude est avancée une hypothèse sur l'origine et la construction du concept usuel de temps.

1. LES DIFFICULTES DE L'ABORD DE LA QUESTION DU TEMPS.

L'abord du thème des Entretiens, la Psychanalyse et le Temps, se heurte à trois difficultés méthodologiques.

La première est que le temps n'est pas seulement un objet extérieur à nous-mêmes : il forme le cadre et la trame de notre pensée consciente, car les processus secondaires sont marqués et structurés par le temps. Comment parler du temps, s'il est déjà partie prenante du discours tenu sur lui ?

La seconde difficulté est liée au concept de temps. Le concept de notre expérience quotidienne est celui d'un temps abstrait, supposé universel, extérieur à la conscience et dégagé de l'espace et de la matière. A ce temps sont attribuées la dimension de la durée et celle de la succession (temps chronométrique et chronologique). Il serait pourtant illusoire de se référer à ce concept pour parler du temps en analyse car ce concept, construit sur la mécanique newtonienne, est actuellement considéré par la physique comme une construction fautive. En effet, la théorie de la relativité, établie sur la constance de la vitesse de la lumière, a prouvé que le temps et l'espace ne peuvent être dissociés, que le temps est relatif au lieu et que sa durée est variable selon la vitesse, ce qu'illustre la fiction du "voyageur de Langevin". Dans la mécanique quantique, fondée sur la discontinuité de la matière, l'espace-temps n'est plus qu'une donnée statistique. Ainsi, si notre concept de temps

est une construction mentale, même fautive, se pose alors la genèse de sa construction, question qui est au coeur de ce travail et à laquelle la psychanalyse se doit de répondre.

Le troisième difficulté réside dans le rapport quelque peu paradoxal de la psychanalyse au temps : alors que l'affirmation freudienne majeure est que l'Inconscient ignore le temps, d'une part la dimension temporelle est fondamentale en psychanalyse (dans le cadre et la technique, dans la clinique et la théorie) et d'autre part il n'existe pas de théorie de l'accession à la dimension temporelle.

Pour répondre à la question de la genèse du concept ordinaire de temps, le recours à la métaphore se justifie par ces difficultés car elle permet de les contourner. En effet, cette figure de rhétorique, de structure ternaire, établit un lien de sens entre deux signifiés différents. De l'étude des métaphores du temps et de celles par le temps, une hypothèse est possible sur l'origine et sur la construction du concept de temps.

II - LES REPRESENTATIONS DU TEMPS

A. Le mythe de Cronos.

Trois arguments permettent de rapprocher le dieu Cronos des mythes théogoniques du personnage de Chronos, représentation personnifiée grecque du temps. La confusion des deux figures, habituelle depuis l'Antiquité, est trop constante pour être fortuite, elle manifeste un lien de sens. Le dieu Cronos qui présidait aux jours, aux saisons et aux intempéries, est le dieu d'un temps simplement plus astro-météorologique qu'abstrait, à une époque où l'abstraction temporelle était encore peu ou pas développée. Les conclusions sur le temps, tirées du mythe de Cronos, concordent avec celles obtenues à partir d'autres représentations du temps.

De l'analyse du texte du mythe dans son détail, analyse impossible à reproduire dans le cadre de ce résumé, il ressort que la figure de Cronos, représentation du temps, incarne l'ambivalence conservatrice et destructrice de l'activité orale et digestive. Dans ce mythe, la pierre et l'enfant triomphent du temps : la pierre, symbole de durée, parce qu'elle échappe aux morsures du temps, l'enfant, symbole d'Éros, parce que la procréation permet d'échapper au temps et à la mort.

Une première hypothèse peut être formulée à partir du mythe de Cronos : le temps qui crée et détruit, est identifié à l'ambivalence conservatrice et destructrice de l'activité orale et de la fonction digestive.

B. La métaphore spatiale du temps.

La représentation spatiale du temps est constante, d'où la supposition que le temps ne peut être pensé en dehors de l'espace. La clinique de la confusion mentale montre bien cette liaison car la désorientation est toujours temporo-spatiale.

Deux sortes de métaphores spatiales peuvent être différenciées : une représentation du temps par un mobile qui se déplace dans un espace fixe et une représentation par l'espace subjectif.

1. Représentation par un mobile.

Le plus souvent, le temps est représenté par le vol d'un oiseau ("O temps, suspends ton vol") (cette métaphore prise au pied de la lettre est à l'origine d'une pratique des augures), par un cours d'eau ("Sous le pont Mirabeau coule la Seine"), par une marche ou un déplacement ("la marche inexorable du temps", "la fuite du temps"). Du recensement des métaphores les plus usuelles, il ressort que le temps est représenté par un mouvement continu et irrépressible.

L'équivalence "le temps, c'est de l'argent", n'est qu'une apparente exception car l'argent est aussi un mobile ("la circulation de l'argent", "l'argent liquide"), ce qu'atteste également sa valeur symbolique anale.

Une seconde hypothèse peut être soutenue : le temps est identifié à un mouvement continu et irrépressible, situé par rapport à un cadre de référence.

2. Représentation par l'espace subjectif.

L'espace subjectif centré par le corps est affecté d'une valeur temporelle : il est habituel de situer l'avenir devant soi, le passé derrière soi et le présent au point où l'on se trouve.

Ces valeurs de l'espace subjectif permettent de repérer la structure temporelle de l'espace analytique : la disposition du divan et du fauteuil est telle que la parole est adressée vers l'arrière, du côté du passé. Ce dispositif est un appel au transfert, une dimension du contre-transfert au sens large, dans la mesure même où il favorise l'illusion de parler à une personne de son passé.

Mais cette structuration habituelle de l'espace subjectif n'est pas constante. Une patiente me confiait son sentiment d'avancer dans la vie à reculons, d'avoir son avenir derrière elle et d'être tournée vers son passé. Cette patiente qui, très jeune, avait perdu son père, était épouvantée par la mort et inversait presque systématiquement les notions de mort et de vivant. Cette inversion se traduisait par l'inversion des valeurs temporelles de son espace subjectif. Cette structuration habituelle

n'est donc ni constante ni automatique, elle possède son déterminisme propre.

La réponse à la question de ce déterminisme est apportée par la représentation fantasmatique d'un de mes patients. Dans ce fantasme, que j'ai intitulé "l'homme creuse sa tombe avec ses dents", ce patient voit son propre corps, rectiligne, en position oblique dans l'espace, rattaché à rien; il a le sentiment de se déplacer vers l'avant dans l'espace, en figure de proue; sa face est tournée vers l'avant, la bouche ouverte; il se sent traversé par le temps-espace, avec l'impression d'avaler le futur par la bouche et de le rejeter vers l'arrière sous forme de passé. L'endroit d'où il se regarde, est situé à la gauche de son corps; il assiste, impassible, à cette absorption-digestion-rejet du temps.

Dans ce fantasme, comme d'habitude, le futur est lié à l'avant, le passé à l'arrière. Mais, en outre, le futur a partie liée avec la bouche, le passé avec l'orifice anal et l'axe temporel se confond avec l'axe du tube digestif. La transformation du futur en passé est identifiée à un processus digestif, le sens de la marche du temps est lié au sens du transit digestif. Le temps, confondu avec l'espace, est l'"objet digestif", à la fois objet oral et objet anal dans leur continuité et dans leur identité au-delà du changement et de la métamorphose de l'un dans l'autre.

L'observateur est situé en dehors de son propre corps, en dehors de l'axe temporel-digestif; son point de vue est celui de l'atemporalité, celui de l'existence (ex-sistance), celui de l'immortalité.

Deux autres hypothèses peuvent être conçues à partir de la représentation du temps par l'espace subjectif

- le temps est identifié à l'"objet digestif", à ce sur quoi s'exerce l'action transformatrice du tube digestif.

- l'axe temporel est identifié à l'axe du tube digestif, le sens de la marche du temps au sens du transit digestif.

C. Réflexions sur les métaphores du temps.

Le rapprochement des quatre hypothèses différentes formulées sur le temps engage à quelques réflexions.

Sur l'origine de la notion de temps d'abord (1). Cette réflexion

(1)Après la discussion des Entretiens, je crois nécessaire de préciser que la recherche de l'origine de la notion de temps n'équivaut pas à chercher l'origine du temps, comme elle n'est pas contradictoire avec l'idée et le fait que le temps est une réalité externe à nous. Cette recherche concerne l'accession à la notion de temps, accession qui, à mon sens, n'est ni directe ni immédiate comme en, témoignent l'existence d'un développement de cette notion chez l'enfant
.../...

prend appui sur la comparaison entre les métaphores spatiales et digestives, toutes deux centrées autour de la notion de changement.

Dans la représentation par un mobile situé par rapport à un cadre de référence fixe, l'opposition mobile-immobile (ce qui change par rapport à ce qui ne change pas) constitue le noyau sémantique de la représentation. Pour un objet donné, être animé d'un mouvement ou être immobile sont deux états différents (deux modes d'existence) d'une seule et même chose (identique à elle-même par essence). La notion de temps connote le changement, lie et oppose l'existence et l'essence.

Cette même notion de changement se retrouve dans la métaphore digestive du temps. L'"objet digestif", à la fois objet oral et objet anal, témoigne de leur lien dans leur différence par delà la transformation et la métamorphose de l'un en l'autre. La pierre, symbole double de pérennité et de non comestibilité parce qu'elle ne se transforme pas, relie aussi les notions de temps et de changement.

A partir de la comparaison de ces deux types de métaphores, la conclusion s'impose : la notion de temps est issue de la notion de changement, elle rend compte de la différence dans l'identité comme de l'identité dans la différence, elle exprime le lien d'opposition.

A mon sens, les liens d'opposition entre animé-inanimé, corps-cadavre, vivant-mort ne sont pas à l'origine de la notion de temps, bien qu'ils reprennent cette notion à leur compte. Mais par cette reprise, le temps se trouve lié à la mort, liaison qui promeut la notion de l'irréversibilité du temps.

Une autre réflexion part de la constatation que toutes les hypothèses formulées convergent vers le tube digestif, son axe, son fonctionnement, les pulsions qui lui sont reliées. Mais par rapport au tube digestif, le temps occupe deux positions opposées : il est identifié à la fois au tube lui-même et à l'"objet digestif", à l'agent et à l'objet de la transformation. Cette double position n'est pas étonnante car elle rend compte de la double dimension du temps, celle de la succession et de la durée.

Agent de transformation comme l'est le tube digestif, le temps chronologique est investi de toutes ses propriétés et fonctions : au temps sont attribuées les pulsions ambivalentes orales et anales, un axe analogue

.../... (suite de la note de la page précédente)

et aussi ses perturbations par des facteurs toxiques (drogue), émotionnelle (extase) et dans certaines entités pathologiques (mélancolie, manie). S'il est vrai qu'une certaine qualité ou intensité de perception est au fondement d'un vécu de présent, un acte mental supplémentaire est, à mon sens, nécessaire pour passer de ce vécu à la notion de présent car cette notion implique la différenciation du présent et du non présent (passé et futur). De manière imagée, la différenciation entre poésie et prose est nécessaire pour reconnaître qu'on faisait de la prose sans le savoir.

à l'axe digestif, un sens de la marche dérivé du sens du transit digestif.

Le temps chronométrique de la durée est identifié à l'objet digestif. C'est le temps de la vie mais d'une vie chosifiée car la vie qui fait manger est confondue avec ce qui se mange par inversion de cause et d'effet. On retrouve cette confusion dans des expressions comme "mordre dans la vie à pleines dents" ou "c'est toute ma vie" en parlant d'une chose précieuse. Étymologiquement durée dérive de dur.

Il est possible maintenant de conclure. Parce que centrée autour de la notion de transformation, la notion de temps est construite à partir du tube digestif, dont la fonction est aussi liée à cette notion de transformation. Sur le temps chronologique sont projetées les propriétés du tube digestif en tant qu'agent de transformation. Le temps chronométrique de la durée est identifié à l'"objet digestif", objet de la transformation.

La confrontation à la clinique de cette conception digestive de la construction de la notion de temps (1) ne la dément pas. La notion du temps est particulièrement perturbée dans la mélancolie et dans la manie, théorisées autour des concepts de perte d'objet et d'incorporation orale. Dans le syndrome de Cotard, le délire d'immortalité est allié au délire de pétrification des viscères ou à leur négation. Le désir de se nourrir de ses selles est au coeur du fantasme du mouvement perpétuel, image par excellence de la répétition et de la circularité du temps. L'irréversibilité et la linéarité temporelles reposent sur l'inhibition des pulsions coprophagiques. A l'inverse, les vertus de longévité attribuées à la gelée royale et à l'eau de Mélisse sont fondées sur l'idée de coprophagie.

(1) L'hypothèse de la construction de la notion de temps à partir des expériences corporelles de la fonction digestive n'est en rien contradictoire avec le fait que la notion de temps est véhiculée par les structures symboliques linguistiques. Le problème de l'accession à la temporalité n'est pas résolu par ce fait car il n'explique en rien comment ces structures symboliques viennent à être intégrées au niveau de l'individu. Cette intégration nécessite une concordance entre les expériences sensorielles et émotionnelles et l'expérience de ces structures symboliques. Le défaut de cette concordance est le raison pour laquelle il n'est pas possible d'apprendre le chinois rien qu'en écoutant même régulièrement des émissions de radio dans cette langue. Se suffire de l'affirmation, même si elle est vraie, de la précession du signifiant, revient à escamoter le problème.

III - LES REPRESENTATIONS PAR LE TEMPS.

Consacrée à ce qui est exprimé par le biais du temps dans la cure surtout, émaillée d'exemples cliniques destinés à illustrer l'hypothèse avancée, cette partie se prête mal à être résumée. Tour à tour, le temps remplit des fonctions de sujet, d'objet et de référence.

A. Le temps-sujet.

Fréquemment, le temps incarne une imago maternelle toute-puissante et destructrice, contraignante et mortifère. A cette représentation se rattachent les sentiments d'aliénation, de dépersonnalisation et de mort psychique éprouvés face à la contrainte du temps. "Chaque heure blesse, la dernière tue", le vieillissement, faussement attribué au temps, est parfois vécu comme "fécalisation temporelle", ce qui rend compte des sentiments de non-valeur et des craintes de rejet des personnes âgées comme de l'horreur des vieillards.

Plus rarement, le temps représente la bonne mère aux fonctions de conservation et de réparation. "Le temps guérit toutes les peines". L'idée que le changement en analyse est dû au temps, est au fondement des questions posées sur la durée de l'analyse et de l'exigence d'un nombre minimum de séances pour une analyse didactique.

B. Le temps-objet.

Le plus souvent, le temps est métaphore du bon objet, oral ou anal. Le don du temps ("donner, accorder son temps à ...") est ressenti comme don d'amour. La durée de la séance est vécue comme don du bon objet oral par ceux qui n'en ont jamais assez, qui voudraient en profiter davantage et font des réactions de sevrage en fin de séance et avant les vacances. Le temps est aussi métaphore du bon objet anal pour ceux pour qui le temps est chose précieuse à ne pas perdre, à économiser, à gagner si possible, à rentabiliser de toute manière.

Le temps représente aussi le mauvais objet. C'est le temps de l'ennui, le temps à tuer, le temps à maîtriser. La durée de l'analyse est parfois source de honte pour l'analysé comme parfois pour l'analyste.

Le temps est aussi un moyen. Le temps nécessaire à, le temps de la perlaboration. Le temps de l'attente est souvent ressenti comme manifestation de mépris, d'agressivité ou comme moyen de domination. Certains manquements à l'horaire sont le garant de l'intégrité par rapport à une règle vécue comme aliénante.

Le temps joue encore le rôle d'un contenant : le temps ou l'époque dans laquelle on vit ou encore le temps à remplir d'activités ou de paroles.

C. Le temps-référence.

Tiers terme par rapport au temps subjectif de l'analysé et à celui de l'analyste, le temps des horloges joue le rôle de référence et constitue une manifestation de la réalité dans la relation analytique. Incarnation de la transcendance de la règle analytique, ce temps est le garant de la neutralité de l'analyste. La durée de la séance ne dépendra pas ni de son bon plaisir ni de l'intérêt ou de la détresse de l'analysé. La constance du cadre analytique temporel est un facteur structurant pour ces patients border-line qui vivent des relations duelles. Dans son rapport au temps en analyse, il y a pour le psychanalyste une articulation à trouver entre l'arbitraire et l'aliénation à la règle.

IV - CONCLUSION

L'hypothèse que la notion de temps est construite sur le modèle de la fonction digestive, soulève la question de savoir si la place accordée au tube digestif n'est pas exorbitante. Il me semble que la reconnaissance du tube digestif et de sa fonction promeut une véritable révolution dans le fonctionnement mental car cette reconnaissance bouleverse le schéma corporel et la représentation de soi. Auparavant, l'image corporelle est celle d'un sac de peau percé d'orifices; l'espace est subdivisé en deux aires, l'espace interne et l'espace externe, communiquant entre elles par ces orifices. A ce schéma corporel correspond un "syndrome de non-étanchéité", l'extérieur pouvant faire intrusion dans l'intérieur ou l'intérieur pouvant s'échapper ou s'écouler au dehors. Après la reconnaissance du tube digestif, le schéma corporel est bouleversé, l'espace est subdivisé en trois aires : l'espace extérieur, l'espace intérieur et un troisième espace délimité par le tube digestif, espace transitionnel où ce qui s'y trouve est un extérieur-intériorisé, plus tout à fait un extérieur et pas tout à fait un intérieur. L'objet de cet espace est à mi-chemin entre l'objet externe qui échappe au pouvoir de l'enfant et l'objet interne soumis à sa toute-puissance. Le passage d'un schéma corporel binaire à un autre ternaire promeut l'avènement d'un véritable intérieur, propre et inviolable, d'un véritable soi autonome. Cet avènement se traduit par une révolution dans le fonctionnement psychique. J'ai le sentiment que l'acquisition de cet espace transitionnel concorde avec l'acquisition et le primat des processus secondaires.

Arnaud LEVY

ENTRETIENS DE PSYCHANALYSE
11 et 12 décembre 1976

DISCUSSION A LA SUITE DE L'EXPOSE DE A. LEVY

(Notes prises par D. MARGUERITAT et B. ELISSALDE)

PONTALIS fait part du malaise qu'il éprouve devant le recours à la mythologie grecque d'abord parce qu'on peut donner aux mythes un sens différent de celui qu'ils eurent pour Freud, ensuite parce que l'analyse des mythes a évolué depuis Freud - voir Lévi-Strauss, Vernant, Etienne - Ils sont plus analystes que nous dans leur méthode. Ils s'en servent plus comme d'une étude de textes que comme un réservoir à symboles.

Ainsi, pour le Phénix, plusieurs variantes ou pistes :

- renaissance
- immortalité
- auto-engendrement
- bisexualité et bilatéralité

L'usage de la mythologie ne servirait donc qu'à étayer une hypothèse déjà faite en l'utilisant comme sac "à imago". Pontalis fait d'autre part remarquer que la déduction du temps à partir de l'organisme et des pulsions conduit à un modèle génétique pulsionnel d'autogestion, méconnaissant et niant ainsi la fonction de l'autre (Autre ?) dans la genèse du temps : or le temps est scandé par la présence - absence de l'autre (temps de la mère) - L'expérience de la discontinuité est plus difficile à reconnaître que la continuité et il est tout aussi important de s'en assurer.

Réponse d'A. LEVY:

Arnaud LEVY pense quant à lui que d'un point de vue méthodologique, on ne peut pas tirer n'importe quoi d'un mythe.

D'autre part, s'il reconnaît la perspective pulsionnelle quant à l'objet, il conteste le point de vue génétique. Il rappelle que pour Freud, tout ce qui est dans l'appareil psychique est fondamentalement inconscient et pour devenir conscient doit se lier à un objet extérieur. C'est cette liaison qui donne forme et représentation à l'intérieur de l'appareil psychique. Ainsi par exemple l'écart entre la faim et sa satisfaction accroît l'ambivalence vis-à-vis du sein objet. L'objet n'a pas de rôle en soi mais seulement par rapport à un pulsionnel.

ROSOLATO relève la différence entre Chronos et Cronos :

K	X (?)
↓	↓
C	Ch

Donner une signification à cette différence est difficile car la question concerne la pensée grecque. Que représente le passage d'un phonème à l'autre - entre un nom et l'éponyme, il y a un lien, des idées qui y sont rattachées. Ce n'est qu'après leur repérage que des conclusions analytiques peuvent être portées.

D. ANZIEU pense, comme A. Lévy, qu'on ne peut faire dire n'importe quoi aux mythes. Pour lui, il existe trois façons de les interpréter :

- 1) Pour les psychanalystes : expression codée de l'inconscient.
- 2) Pour les structuralistes : expression codée de la nature. Ces deux codes se renvoient l'un à l'autre.
- 3) Pour les écoles extérieures au structuralisme : expression du conflit sociopolitique entre l'état archaïque et les organisations nouvelles.

Ainsi, la mythologie grecque exprimerait le conflit entre l'archaïque dorien (la mère) et l'organisation patriarcale.

Anzieu conteste l'interprétation d'A. Lévy où Chronos est la mère phallique dévoratrice. Pour lui il s'agirait plutôt du père dévorateur renvoyant à un conflit inconscient important.

PONTALIS précise qu'il ne s'agit pas de dire n'importe quoi à propos des mythes mais de distinguer leur lecture de leur fonction : est-ce qu'on fonctionne comme analyste en interprétant directement un mythe, ce qu'on ne fait pas pour un rêve

A. LEVY se demande si parce qu'il y a différence, il n'y a pas de continuité, ou si au contraire il n'y a pas un lien dans l'opposition, une continuité au-delà de la différence et de l'opposition - ainsi le temps par le biais de la mémoire montre le lien entre le nourrisson et le vieillard.

Ainsi, dans l'opposition moi/non moi, self et l'autre, ce qui est vécu comme coupure est en fait lien de l'un à l'autre.

A. Lévy fait le rapprochement avec la différence saussurienne du signifiant et du signifié ou de la houille et du diamant pointant le lien dans la différence. La continuité, l'identité des différences est l'expression essentielle du temps.

Quant à la question de savoir qui du père et/ou de la mère est dévorateur, pour A. Lévy la question essentielle est de saisir le passage de l'un à l'autre et de ne pas méconnaître la continuité, la castration orale étant à entendre comme modèle de la castration génitale.

ARFOUILLOUX estime que la métaphore digestive renvoie à un temps biologique, temps dépourvu de sens s'il n'est habité par la parole de l'autre. L'anticipation et l'après coup introduisent le temps qui sera éclaté par le workingthrough - le temps éclaté n'est pas digestif.

Pour Annie ANZIEU la différence entre K et X se situe au niveau du symbole écrit, la différence vient du corps, par exemple, dans la dyslexie, la perturbation de la relation entre l'espace et le temps serait liée à la perturbation de la représentation spatiale des symboles du corps.

SMIRNOFF met l'accent sur le fait que la conception syncrétique confond les divers temps de la constitution du sujet; ou on n'a pas affaire au même temps. Au départ, c'est le temps archaïque, le vécu corporel se confond avec la perception du temps - temps de l'Hilflosigkeit - temps de la dépendance, de la continuité, de la valorisation narcissique. Dans un deuxième temps, on passe à la relation duelle - le temps a là soit une valeur orale, soit une valeur anale. Il prend valeur fantasmatique, l'objet devenant médiateur entre soi et les autres. Troisième phase : temps de la coupure, de la structure tertiaire. C'est là où le mythe lui paraît le plus utile - le temps devient symbolisable - et un thème devient inéluctable : celui de la castration et de la mort.

Mme FAVEZ rappelle les théories révolutionnaires du temps. Costa de Beauregard remettant en cause l'irréversibilité du temps. De même le temps de l'analyse remet en question le temps en général - là aussi bouleversement du temps. Enfin il existe d'autres ancêtres à la pensée humaine que les Grecs - Ainsi en Inde "on sait ça depuis toujours".

La psychanalyse donne dans le modèle écologique à propos de l'engrais, reprendrait les déchets du temps pour en faire quelque chose de fécond.

Mme BERRY rappelle la parole qui ne change pas, niant le déroulement du temps (le mythe) et se transmettant à travers les générations, et lui compare la fonction du temps dans l'analyse, temps pendule, qui introduit le tiers-père empêchant la relation analytique d'être seulement duelle.

SIGG fait remarquer à propos de la dialectique du temps l'analogie entre continuité et temps quantitatif d'une part et rupture-coupure amenant une transformation qualitative du temps.

Réponse d'A. LEVY :

1°) à ARFOUILLOUX - Il doute que la parole soit seule porteuse de sens. Elle introduit certes une coupure entre l'objet et le sujet - c'est le temps de la parole. Mais est-elle seule à le faire ? Le corps aussi sert de référence au sens, là où le sens émerge; la parole en tant que coupure organise les choses mais surtout la conscience des choses.

2°) à SMIRNOFF : d'accord pour les différents temps.

ENTRETIENS DE PSYCHANALYSE
11 et 12 décembre 1976

Pierre Fedida

LA PSYCHANALYSE ET LA QUESTION DU TEMPS (résumé)

La pensée du temps répond à une longue tradition de recherche et de réflexion en psychopathologie. Son inspiration et sa visée - notamment dans les écrits de langue allemande - participent du développement de la phénoménologie et de la philosophie existentielle. Il suffirait de rappeler ici les noms de Minkowski, Von Gebsattel, Binswanger, Erwin Strauss ainsi que celui de Merleau-Ponty. Chacun a présent à l'esprit l'une ou l'autre des investigations monographiques à la faveur desquelles étaient dévoilées telles modifications structurelles de l'appréciation et du vécu temporel du maniaque, du mélancolique ou du schizophrène. La description du temps - articulée à celle de l'espace - obéit ici au projet d'une compréhension du mode d'exister du malade et de l'organisation "déficitaire" de sa communication intersubjective avec les autres. Retenons ici l'idée - étayée par le cheminement de la réflexion husserlienne - de l'étroite interdépendance de la temporalité et du fondement de l'intersubjectivité humaine.

Ce rappel - inévitablement schématique - souligne l'effet d'un contraste lorsqu'on cherche à poser et à articuler une problématique du temps dans la psychanalyse. Non seulement la théorie psychanalytique semble, depuis ses débuts, avoir systématiquement ignoré les découvertes de la psychopathologie phénoménologique et existentielle mais, de plus, celles-ci paraissent figurer une sorte de ligne de résistance idéologique à la psychanalyse. Sur cette constatation, on forme l'hypothèse selon laquelle le concept du temps se trouve soustrait à l'élaboration d'un projet métapsychologique. Comme s'il convenait de dire ainsi qu'on ne peut ici poser la question : qu'est-ce que le temps dans la psychanalyse ? Philosophique resterait cette question si on sait ce que veut dire questionner pour une pratique et une théorie psychanalytiques. En d'autres termes, ceux qui s'aventurent à avancer une "théorie psychanalytique" du temps - que ce soit sous l'inspiration des cycles et des rythmes biologiques ou dans l'esprit des synthèses philosophiques - ne méconnaissent-ils pas

(sous forme d'un déni) ce qui s'entend d'une question ou de la théorie dans la psychanalyse. Est suscitée ici la distinction entre le mythe, le délire et la théorie.

Faut-il rappeler le texte de Au-delà du principe de plaisir (1920) où Freud énonce le hors le temps (est-ce atemporalité) de l'Inconscient ? " Je me permets de mentionner brièvement ici un thème qui mériterait d'être traité de la façon la plus approfondie. La thèse kantienne selon laquelle le temps et l'espace sont les formes nécessaires de notre pensée (Denken) peut aujourd'hui, à la lumière de certaines connaissances analytiques, être soumise à discussion. Nous avons appris que les processus psychiques inconscients sont en eux-mêmes "atemporels" (Zeitlos). Cela veut dire avant tout qu'ils ne sont pas organisés temporellement, que le temps ne les modifie en rien, que l'on ne peut pas leur appliquer la représentation du temps. Ce sont là des caractères négatifs que l'on ne peut rendre intelligibles que par comparaison avec les processus psychiques conscients. L'origine de notre représentation abstraite du temps doit plutôt, semble-t-il, être recherchée du côté du mode de travail du système Pcs et elle doit correspondre à une auto perception (Selbstwahrnehmung) de ce mode de travail. Ce mode de fonctionnement du travail permettrait de tracer une autre voie au pare-excitations (Reizschütze). Je sais combien ces assertions peuvent paraître obscures, mais je dois me borner à ces indications. Que les processus inconscients ne soient point ordonnés au temps, qu'ils appartiennent à une logique atemporelle et qu'ils soient ainsi inaltérables par le temps, voilà un ensemble de propositions qui mériteraient un examen attentif - notamment eu égard à la vocation consciente de la relation au temps. Dans la Métapsychologie, Freud dit explicitement : "La relation au temps elle aussi est liée au travail du système Cs."

Je me contenterai d'avancer - dans une première approximation - quelques hypothèses propres à aider à l'argumentation d'un échange et d'un débat.

- l'idée selon laquelle les processus inconscients sont soustraits à la représentation du temps n'est pas sans susciter plus d'une difficulté. Tout d'abord parce qu'elle offre le privilège de la mise au jour d'une logique du réversible dans l'ordre de la répétition. Et aussi eu égard à la fonction mythique de pulsion. Dans cette optique, il est vrai que les concepts analytiques à connotation temporelle (je pense ici à celui de régression) désorientent l'idéologie.- voire la philosophie - de notre représentation consciente et vécue du temps. Il faudrait pourtant réinterroger ce Zeitlos qu'on ne gagne pas à assimiler à une soi-disant intemporalité mythique. Comment alors parler -laisser parler - les temps de l'atemporalité. C'est à cette question que convie l'attention prêtée à la pulsion du verbe - la signification pulsionnelle du verbe - au détriment, sans doute, d'un panfantasmisme qui, sur le mode infinitif ou substantif, accrédite une pensée de l'annulation du temps. Pour ma part, c'est la voie que je crois pouvoir reconnaître au projet d'une réévaluation de la création dans la cure psychanalytique.

- la pratique analytique donne à chacun le moyen de reconnaître l'évidence composée et complexe des déterminations temporelles. Cette appréciation du temps dans la cure analytique ne répond pas aux seuls repérages dont l'inventaire nominatif serait possible (cf la présentation de Pontalis) : on pourrait dire qu'elle engage la spécificité de l'écoute de l'analyste ainsi que l'amnésie de sa mémoire. Est-il, dans ces conditions, concevable d'assurer au temps une théorisation de synthèse ? Et si les conceptions symboliques du temps - leurs représentations imaginaires - nous parlent une certaine vérité auquel le mythe fait écho, il est certain que se trouve d'autant mis en échec un concept chargé de le comprendre.

- les métaphores du temps sont, dans la cure, des rapports à l'espace. Mais quel espace ? L'arrière - dirait-on - figure le passé. Illusion que fait ce récit narratif : le passé est toujours comme dans une imminence du présent. Et lorsque la parole - tel le fleuve de Joyce - se pressent dans l'immédiate actualité d'un inaccessible, elle cherche un passé qui n'a pas eu lieu. Où serait le présent en cette parole ? Lorsque la parole s'ouvre à une écoute - cela s'appelle, sans doute, associer - de quel temps est-elle faite ? Elle est protodoxa et ce qui s'entend comme constitution subjective du temps est l'affaire d'une doxa. De Héraclite à Heidegger, la parole ne peut méconnaître le temps. L'analyse sait que le temps peut figurer l'organisation défensive du moi : le temps du Zeitlos désorienté, il est vrai, notre conception laborieuse du temps.

Pierre FEDIDA

ENTRETIENS DE PSYCHANALYSE

11 et 12 décembre 1976

DISCUSSION A LA SUITE DE L'EXPOSE DE P. FEDIDA

(Notes prises par D. MARGUERITAT et B. ELISSALDE)

BEJARANO se demande pourquoi les analystes ne se sont pas davantage posé la question du temps alors que le temps infiltre la psychanalyse. Par quelle voie l'aborder ?

- 1° Il faudrait d'abord s'interroger sur le fait que nous ayons tant tardé à nous poser cette question. Est-ce une résistance ? Si l'on suit la genèse des concepts chez Freud, on s'aperçoit que les plus superficiels et les plus opérants ont été découverts d'abord, les plus difficiles beaucoup plus tard comme la pulsion de mort en 1920 reçue de façon phobique, voire contra phobique. Or à parler du temps, on parle de la pulsion de mort. Il faut donc se poser la question du contre-transfert dans l'élaboration des concepts les plus archaïques.
- 2° Le temps de l'analyse a-t-il à voir avec d'autres aspects du temps ou est-ce tout autre chose ?
N'en n'avons-nous pas parlé comme d'un objet hors de nous "à la troisième personne" ?
La question du temps devrait pouvoir se poser dans la relation psychanalytique (transfert-contretransfert) introduisant la dimension de l'autre. Le temps se constituerait dans l'hétérochronie de l'autre (Green) - hétérochronie : désaccord entre le temps de l'analyste et le temps de l'inconscient par opposition à l'homochronie où il y a concordance, concordance avec le temps de la mère par rapport auquel l'enfant peut se structurer.
- 3° BEJARANO remarque que Freud n'a jamais parlé des rythmes alors que le corps connaît très bien les rythmes : faim, sommeil, amour etc... Est-ce que dans cette absence on ne peut pas voir une défense de Freud par rapport à la rythmicité de Fliess ?

PONTALIS soulève la question du rythme par rapport à la genèse du temps présent chez Freud, à la structure temporelle de la phrase. Il se demande si le temps de l'impératif est lié au temps du fréquentatif, par exemple l'impératif dans les relations mère-enfant, sans jeu possible et répété tel quel dans l'analyse et le fréquentatif dans "Ils allèrent à travers bois (Flaubert). N'y a-t-il pas négation du créatif dans le couple impératif-fréquentatif - de même qu'une négation du temps historique.

ROSOLATO est d'accord sur l'aspect temporel et pulsionnel du verbe et souligne le rôle particulier du conditionnel dans la pensée paranoïaque. Il oppose Keros, le temps continu, et Chronos : l'année discontinue. En fait doit-on, peut-on se poser la question du temps dans l'analyse hormis le temps technique - Pour Heidegger la question de l'Etre et du Temps s'interrompt. Il ne peut pas finir.

Serait-ce une prise de conscience de quelque chose qu'on retrouverait dans l'analyse comme par exemple l'Etre et le Signifiant. A propos de l'Eternel Retour, Heidegger dit : "Cette idée folle de Nietzsche". C'est une question centrale dans le narcissisme.

FEDIDA insiste sur l'impossibilité de donner une ébauche de repérage théorique du temps dans l'analyse - la question n'est peut-être pas adéquate. Elle n'est pas thématizable. Il regrette la majoration symbolique de la thématization d'Arnaud LEVY.

A. LEVY est d'accord sur l'inadéquation de la question. Il dit avoir seulement essayé de répondre à la question du pourquoi et du comment nous construisons le temps c o m m e nous le construisons alors qu'il s'inscrit en faux par rapport au temps des physiciens. Puis il demande à ROSOLATO à q u o i il se réfère en parlant d'expérience de rupture de continuité. Pour lui, l e modèle en est la défécation.

ROSOLATO répond que pour lui la rupture correspondrait à la prise de conscience de la possibilité de faire jouer l'instinctuel dans le langage. C'est le moment du surgissement de la métaphore qui se bâtit sur la rupture (cf catastrophe de Lavie). La liaison amène toujours à l'analité - cf Grunberger).

LAVIE oppose le synchronique et le diachronique. Le discours du patient, nécessairement diachronique se déroule dans le temps de sa vie. La prégnance du fantasme sur cette vie est un élément synchronique qui a à se déployer dans le temps du discours avec l'impossibilité de le faire. La répétition n'est que la reprise de cette impossibilité. Permettre au discours de saisir le fantasme en atténue l'omniprésence et dégage de la répétition.

A. ANZIEU distingue le délire et la théorie du temps dans la psychanalyse et se demande ce qui ferait qu'une théorie du temps en analyse deviendrait délirante. Serait-ce la présence d'un noyau psychotique ?

FEDIDA remarque que la rupture de Freud e t de Fliess se jouait aussi. à propos du temps et du temps d'élaboration.

A. ANZIEU souligne l'homologie entre la s t r u c t u r e du temps et la sexualité.

Ce qui fait problème à FEDIDA, c'est la position mythologique du problème de la castration. A l'intérieur du mythe, ce qui est référentiel à la castration (rupture) n'est pas indiqué. Or nous avons besoin de la castration pour formuler le temps.

L'historicité temporelle passe par la castration.

PONTALIS fait remarquer que dans la structure de tout mythe il y a une pensée circulaire de négation de la castration (rien ne se perd).

A. ANZIEU y verrait un procédé du délire.

G. FAVEZ ne sait pas ce que veut dire construire le temps. Dans l'analyse, le temps se construit ou non selon que la frustration et la soumission à l'analyse sont acceptées ou refusées. L'exigence à laquelle on se soumet entraîne une certaine liberté qui serait le temps.

BOURGUIGNON indique que dans le rêve il y a une temporalité répétitive, temps circulaire, temps de l'inconscient anhistorique.

LAVIE illustre son opposition synchronie-diachronie en comparant l'image et le son : dans les appareils à répéter (enregistreurs ou projecteurs), si l'on arrête le déroulement de l'image, on voit une image, si on arrête le son, on n'entend plus rien.

HUMERY donne en exemple la phrase d'un patient : "Je voudrais cesser d'être clown et être montreur d'ours". Cette phrase existait de façon latente et atemporelle depuis son enfance. La verbaliser dans l'analyse l'a brusquement temporalisée, déclenchant une dépression par rapprochement de la mort liée au temps.

Pour Arnaud LEVY, l'atemporalité de l'inconscient est liée au statut de la trace mnésique (S/s inséparable) qui n'est ni l'enregistrement du monde extérieur ni la manifestation seule du monde intérieur, mais la rencontre entre le monde extérieur et le pulsionnel. La rencontre crée un moment historique où la trace mnésique a valeur de symbole, où le symbolisé est lié de façon inséparable. C'est en ce sens qu'elle est intemporelle, ce qui l'oppose au modèle linguistique où S/s sont séparables.

La scansion de l'objet marque quelque chose de la vie de la pulsion - les traces mnésiques traduites dans le discours prennent un sens historique et de rupture alors que par elles-mêmes, elles sont coalescence. Il ne s'agit pas de mémoire, mais de transformation et de l'histoire de ces transformations.

PONTALIS fait remarquer que l'on parle là surtout du temps manqué (traces mnésiques).

Arnaud LEVY répond : Il n'y a pas de mémoire différente d'un magnétophone

GELLY apporte la notion linguistique d'aspect. Les études sur l'autogenèse du langage montrent que l'aspect est utilisé par l'enfant bien avant le repérage temporel.

Marie MOSCOVICI rappelle que Freud a fourni comme modèle de la conceptualisation du temps celui du bloc-notes magique qui lie l'espace au temps - fondatif pour l'inconscient. Là se rejoignent la perception extérieure et le pulsionnel. La question du temps se réfère donc aussi à un texte, une écriture, prise entre son inscription, son effacement et son reste.

FEDIDA conclut en disant que le temps est toujours à envisager par rapport à une surface d'inscription échappant à deux déterminations : l'antérieur et le temps perception-conscience. Le temps serait à poser dans le hors-du-temps qui n'exclut pas le temps.

ENTRETIENS DE PSYCHANALYSE

11 et 12 décembre 1976

Le temps en psychanalyse

Compte rendu de la discussion du groupe

dirigé par Jean-Claude Arfouilloux

Une première série de remarques a trait à la conversion hystérique. N'est-elle pas, en définitive, plus temporelle que corporelle ? Comme le souligne FEDIDA, elle est habituellement représentée suivant le mode somatique, mais la référence au temps y est marquée par l'importance donnée à la recherche des souvenirs enfouis, des scènes vécues par le sujet au cours de son histoire, c'est-à-dire à la chronologie. Une question est posée, qui reste à développer : est-ce que le corporel ne vient pas, dans la psychanalyse, obturer le temporel ? Le corps des hystériques serait en quelque sorte à la recherche du temps perdu. Du temps ou du discours, puisque, suivant la formulation de Freud, les hystériques souffrent de troubles de la réminiscence.

Le maniement du temps dans la technique psychanalytique retient assez longuement l'attention des intervenants.

BEJARANO remarque (en accord avec Michel NEYRAUT dans son livre sur le transfert) que le temps de l'analyste précède celui de l'analysé car le contre-transfert précède le transfert. Se mettre derrière le patient revient à lui dire de projeter sur l'analyste son passé, qui est derrière lui. Tandis que dans l'hypnose, où patient et thérapeute se trouvaient face à face, les résultats, quand ils étaient obtenus, l'étaient en général rapidement. On sait que FREUD a renoncé à l'hypnose quand la problématique du temps a surgi dans sa pratique avec les hystériques.

Dans la pratique actuelle, nous butons sur les difficultés présentées par les personnalités de type narcissique. Il est souvent nécessaire d'aménager la technique pour pouvoir y répondre. La technique active proposée par FERENCZI était déjà une tentative dans ce sens. De même, peut-être, que la modulation de la durée des séances et la pratique des séances courtes préconisées par LACAN.

Mais LANG voit dans cette manipulation du temps une défense maniaque permettant d'échapper à l'aspiration par le temps infini qui est celui des "border-line" et des psychotiques, temps sans ruptures, temps fusionnel du

narcissisme primaire, qui renvoie à la mort et qui s'oppose au temps scandé par lequel le sujet entre dans le discours.

SMIRNOFF rappelle qu'il faut distinguer le temps de la séance et la durée de l'analyse. On se souvient de certains exemples célèbres de séances qui se sont prolongées pendant des heures : JUNG et OTTO GROSS, FREUD et GUSTAV MAHLER. Mais s'agissait-il vraiment d'analyse On insiste sur l'importance de la scansion du temps dans l'analyse, permettant la symbolisation de la durée dans un vécu temporel. Il y aurait ainsi, comme pour l'espace, un temps transitionnel nécessaire à la symbolisation du temps (BEJARANO).

L'usage du temps, dans le cadre de la relation transfert-contretransfert, met d'ailleurs en jeu bien d'autres valeurs. Le temps de séance accordé au patient est considéré par ce dernier comme un dû, parce qu'il équivaut non seulement à un certain prix en argent, mais aussi à un certain "quantum d'amour" qu'il reçoit de l'analyste. Raccourcir la durée habituelle d'une séance revient à faire vivre au patient une frustration affective.

Comme le souligne FEDIDA, l'utilisation technique du référentiel temps, sous ses aspects multiples, est un problème très concret à l'intérieur de la cure analytique, aussi bien du côté de l'analyste que de l'analysé, qu'il s'agisse des retards, des séances remplies par un discours ininterrompu, d'éléments importants livrés tout à la fin d'une séance. Tandis que la définition du concept de temps s'avère quasi impossible à formuler d'un point de vue psychanalytique. La pertinence de cette question reste d'ailleurs à démontrer.

Il en est un peu du temps comme de la mort, en tant qu'exigence pulsionnelle non représentable. On a beaucoup insisté, en fin de discussion, sur cette référence de la valeur temps à la pulsion de mort. On a remarqué que, d'une façon analogue, le temps, pour les physiciens, allait dans le sens de l'entropie.

J.-C. ARFOUILLOUX

ENTRETIENS DE PSYCHANALYSE
11 et 12 décembre 1976

Le temps en psychanalyse

Compte rendu de la discussion. du groupe

dirigé par Guy Darcourt

La réflexion du groupe a oscillé entre plusieurs thèmes repris alternativement. Approfondissement de la compréhension des exposés de P. FEDIDA et d'Arnaud LEVY, particulièrement de celui de ce dernier qui, présent dans le groupe, a été amené à reprendre et à préciser des points de sa communication. Evocation d'autres aspects du temps. Le temps nécessaire pour la perlaboration. Puis, à propos des exemples cliniques cités, des associations sur des thèmes s'éloignant du sujet central.

Il y eut d'abord la remarque qu'il y avait une divergence de points de vue entre les deux exposés, celui de P. FEDIDA correspondant à une conception philosophique et celui de A. LEVY à une "explication digestive" de la notion du temps.

Un aspect du temps n'avait pas été évoqué dans la journée : celui de sa place dans la cure et de son rôle dans la perlaboration. Ce thème fut vite abandonné au profit de l'exemple clinique de l'enfant qui avait dit : "Je ne veux plus être clown, mais montreur d'ours" - ce "être clown" peut être interprété comme narcissique, image d'une dévalorisation et ce "monreur d'ours" comme œdipien.

Puis vinrent des distinctions entre le temps en général, la durée, le rythme, entre la genèse du temps selon un point de vue philosophique et un point de vue analytique avec à nouveau une brève évocation des effets du temps et de son utilisation dans la cure.

Dans les "figures du temps" il n'y avait pas le "temps respiratoire" qui est circulaire, apaisé ... ce qui amène A. LEVY à revenir sur l'intention de son exposé : essayer de voir comment se construit la temporalité dans le processus secondaire, comment se construit le temps dans le langage. L'avènement du digestif et du rationnel vont ensemble. Le tube digestif est prévalent dans la genèse de la notion du temps parce qu'il est lié à la notion de trans-formation.

Est alors évoquée la "pierre" qui semble venir perturber l'écoulement de ce temps digestif.

Il y a d'autres expériences à partir desquelles il y aurait d'autres aspects du temps : par exemple le sommeil et la transition entre le sommeil

et la veille ou l'expérience de la satisfaction. Elle éteint le désir et il faut bien attendre qu'il revienne, ceci est immaîtrisable.

Puis on revient au temps digestif. Avant lui les rythmes biologiques fonctionnent seuls, narcissiquement, en circuit fermé. Avec lui il y a quelque chose de l'extérieur qui s'introduit mais ça se "referme", ce qui fait évoquer la tentative anale de maîtrise. Cette conception digestive du temps ne semble pas épuiser notre expérience temporelle et le temps actif de l'analyse est probablement plus large, plus vaste, plus aéré.

Guy DARCOURT

ENTRETIENS DE PSYCHANALYSE

11 et 12 décembre 1976

Le temps en psychanalyse

Compte rendu de la discussion du groupe dirigé par

Bernard Jolivet

Qu'est-ce que FREUD a réellement voulu dire quand il parle de l'intemporalité de l'Ics ? Question à laquelle on pourrait répondre qu'il s'agirait là d'un temps historique, d'un temps marqué dans une succession. Mais la suite de la phrase est bien gênante ..." (les processus du système Ics) n'ont absolument aucune relation avec le temps." Quelle peut être, en reprenant la question posée par FEDIDA, quelle peut être cette "temporalité du hors du temps ?"

Le rêve, son déroulement et son récit, peut-il apporter une réponse. Il est remarqué que le temps employé dans le récit du rêve est souvent l'imparfait ou le passé défini, description d'une action qui se situe dans le temps comme étant passée. L'utilisation du présent entraîne une actualisation, dont se sert d'ailleurs l'action romanesque. L'élaboration du rêve dans le récit par l'usage qu'elle fait du temps, obéit-elle de ce point de vue à quelques règles ? Ce qui, bien entendu, ne peut qu'aiguiller la discussion sur les études faites sur le sommeil et les rêves.

Etudes toujours fascinantes, mais dont on peut se demander si les instruments dont elle se sert sont bien appropriés au but de la recherche et si, d'autre part, les rivalités d'école ne poussent pas un peu trop à la recherche du sensationnel ? Sensationnel serait ce fait expérimental que la durée du récit du rêve (fait dès l'éveil du sujet) correspondrait, à peu près, à la durée du sommeil paradoxal ! Le rêve se situant alors dans une dimension temporelle, en quelque sorte incompressible, obéissant aux règles de durée et, de ce fait, ne pouvant qu'être restitué dans les mêmes règles et dimension ... dans le cadre expérimental, bien entendu ...

Quelle est donc la "carrière du temps" au double sens du terme ? Il apparaît que le modèle digestif proposé par A. LEVY, pour intéressant qu'il soit, ne paraît pas, pour beaucoup, comme allant de soi. On s'interroge, d'une part sur l'importance des autres fonctions (respiratoire, entre autre) et sur le rôle qu'elles peuvent jouer dans le genèse du temps. D'autre part, il apparaît que le système présenté donne trop peu d'importance à la relation. Si le besoin (la faim) et le déroulement du processus digestif peuvent apparaître comme un cadre, un fond ou même un axe, la fonction de l'autre apparaît comme négligée. A. LEVY a d'ailleurs répondu à cela en disant qu'il ne considérait le rapport à l'objet comme essentiel que par rapport au pulsionnel. Peut-être y a-t-il là confusion quant au stade d'évolution considéré ? SMIRNOFF ayant distingué une phase qui pourrait être dite de valorisation narcissique du

temps, à laquelle fait suite un temps médiatisé par la présence de l'autre et début d'une phantasmatique du temps.

Sur le modèle proposé, l'espace intermédiaire qui serait l'espace digestif n'apparaît pas très clairement défini. Il est certain que d'envisager le problème sur le mode présence-absence de l'autre apparaît comme plus séduisant ou au moins plus facile.

Les derniers moments de la discussion (par ailleurs trop courte) furent consacrés au temps "de" l'analyse ou "dans" l'analyse.

Temps construit ou spécifique, comme le pensent certains. Temps rythmé, morcelé, hautement symbolisable ou simplement aménagement d'un espace et d'un temps entraînant un vécu particulier du temps sans qu'il y ait pour autant "construction d'un temps spécifique" — (l'aménagement de l'analyse ne peut pas ne pas évoquer la création d'une situation d'hypnose, ce qui pourtant n'a pas été évoqué ni en Assemblée générale, ni en groupe, et la réduction du temps vécu qu'elle impose).

Bernard JOLIVET

L'heure de la répétition (résumé)

Le mutisme obstiné d'une patiente pendant plusieurs mois, s'alliant chez elle à certains comportements d'inhibition et d'autopunition, m'ont fait me poser un certain nombre de questions sur le processus de répétition.

A travers l'analyse de ce cas, j'ai été conduite à envisager la problématique du plaisir dans le processus de répétition : plaisir de retrouver indéfiniment une situation qui, même traumatique, permet de nier le temps et sans doute la mort. En effet, une forme d'espoir peut être reconnue dans ce processus, dont la cure est censée trouver l'issue.

J'ai pu aussi faire l'hypothèse que la forme obsessionnelle du processus de répétition est destinée à mettre à l'abri un plaisir inconscient refoulé.

Un autre point de vue sur la répétition est celui de l'évolution qui se fait à travers cette apparence de fixité. Le sujet défend vraisemblablement son identité et se pose perpétuellement le problème du changement à l'intérieur de cette identité.

Cette notion peut conduire à celle d'apprentissage par l'intermédiaire d'idées qui se rattachent à la maîtrise du changement intérieur et extérieur, et aux satisfactions liées à cette maîtrise.

Le processus de répétition peut donc apparaître à travers la cure analytique comme élément constitutif du Moi.

Elle est aussi un moyen d'accéder à la remémoration des souvenirs, devenus supportables à travers les modifications peu à peu apparentes qu'apporte la parole de l'analyste.

Elle fait partie du travail de perlaboration surtout en ce qu'il s'apparente au deuil de la névrose infantile.

*Texte de l'intervention de J.C. Arfouilloux aux Entretiens sur
"Le Secret de le non dit" (12-13 juin 1976)*

LE PERE SECRET

Les secrets de filiation sont de ceux qui ne souffrent pas les demi-mesures. Ou bien ils demeurent hermétiques, disparaissant dans la tombe avec ceux qui auraient pu les dire, quitte à re-surgir après coup chez les vivants sous forme de mythes ou d'énigmes; et nous savons ce que cette conspiration des non-dits peut avoir de liens avec la psychose. Ou bien ils doivent éclater sur la place publique, provoquant généralement sur les auditeurs un effet de stupeur et de scandale, voire d'"inquiétante étrangeté".

Heimlich, unheimlich : familial, non (ou trop) familial. Une étrange parenté unit ces faux antonymes dont les sens finissent par se rejoindre, au delà de leur apparente contradiction, comme l'a bien montré Freud. L'intimité de la maison doit rester cachée aux regards étrangers, mais la révélation de secrets interdits peut nous surprendre en nous laissant une impression d'inquiétante familiarité.

"A M. ville importante de la Haute Italie, la marquise d'O..., une dame veuve d'excellente réputation, mère de plusieurs enfants parfaitement élevés, fit connaître par la voie de la gazette que, sans s'expliquer comment, elle se trouvait enceinte, que le père devait se présenter pour reconnaître l'enfant qu'elle mettrait au monde et que, pour des considérations de famille, elle était résolue à l'épouser".

Etrange aventure, en effet, que celle de la marquise d'O..., telle qu'elle est contée dans la nouvelle de Kleist. Fécondée à son insu (ohne ihr Wissen), bannie par sa famille qui ne croit pas un mot de cette fable, évidemment, elle adopte délibérément l'attitude de la provocation, seule conforme à son sens de l'honneur et peut-être au simple bon sens dans cette affaire insensée. Répandu aux quatre vents par la gazette, son secret devient ainsi celui de Polichinelle.

Entende, cependant, qui pourra, car le message, d'une certaine façon, est codé et déchiffrable en toute clarté par son seul destinataire : le père de l'enfant. Le secret n'en est pas un non plus pour le lecteur, pour peu qu'il soit attentif aux indications elliptiques qui jalonnent le texte. Et lorsqu'à la fin le géniteur inconnu répond à l'appel de la marquise, on n'est pas autrement surpris de voir se présenter celui-là m ê m e qui l'avait sauvée des mains des soudards au moment où elle allait être violée. Il lui était apparu "tel un ange du ciel", l'ange de l'annonciation en quelque sorte, et dès le moment de son aveu, il déchoit en démon de l'enfer.

Son identité se manifeste dès les premières pages, avec la même évidence que la cachette où gît la lettre volée dans le récit d'Edgar Poë. N'avait-il pas assisté la marquise pendant son évanouissement propice, lors de l'assaut donné par les troupes russes à la citadelle commandée par son père ? Il l'avait conduite courtoisement dans l'aile du palais encore épargnée par les flammes et c'est là seulement qu'elle avait perdu connaissance "... wo sie auch völlig bewusstlos niedersank". Bewusstlos, sans connaissance, ou, si l'on préfère, unbewusst, inconsciente, à moins, justement, qu'elle n'eût été trop consciente de son désir secret, devant la céleste apparition du comte. Tout s'est fait, pourrait-on dire, en un clin d'œil, un simple battement de paupière de la marquise. Avec un sens admirable de l'ellipse, Kleist, lui aussi, ferme les yeux pendant le temps que dure la scène, pour les rouvrir au même moment que la marquise. Sa phrase s'interrompt, l'espace d'un tiret, le temps d'un suspens, puis elle reprend, avec le vie dans le palais, l'agitation des servantes, l'appel d'un médecin. On devine que cette césure entre "Hier-" et "-traf er ... Anstalten..." marque l'instant que le comte met à profit pour commettre son forfait.

Puis il disparaît. On le croit mort. Il reparaît à la surprise générale, et c'est pour venir demander la main de la marquise avec une insistance suspecte et une hâte digne d'un hussard. N'est-il pas mû par le désir de réparer sa faute, dont il a appris les conséquences par les journaux ? Rejetée par les siens, la marquise décide d'assumer seule son état et se retire sur ses terres. Il insiste encore, au risque de se faire chasser, et vient la relancer pour lui faire, à elle seule, dans le secret, l'aveu de son secret : "Rien qu'un murmure, glissé secrètement dans le creux de l'oreille !" Mais elle refuse de l'écouter et ne veut rien savoir.

Elle ne veut rien savoir car elle sait déjà dans son for intérieur - on a envie de dire dans son inconscient -. Elle attend et redoute la levée du secret, qui n'est plus, à tout prendre, qu'une formalité. Et le comte peut-il avouer à celle qu'il aime l'acte furtif par lequel il a abusé d'elle, sans la perdre à jamais ? Mais s'il tarde trop à se nommer comme père, ne risque-t-il pas de laisser passer sans retour l'heure de la reconnaissance, ou de se faire coiffer au poteau par quelque coureur de dot ? Cruel dilemme !

Aussi bien cette révélation du nom du père ne peut-elle avoir lieu que publiquement, certifiée par la présence des parents et du frère de la marquise ;

elle ne veut avoir à partager aucune espèce de secret avec cette personne", leur répond-elle lorsqu'ils lui proposent de recevoir, seule le père mystérieux.

Quelle sorte de secret, en effet, pourrait-elle encore partager avec lui, sinon celui de leur secrète connivence ? (1) N'a-t-elle pas rétorqué à sa mère, saisie d'effroi devant l'inouï de cette révélation, qu'"elle croirait plutôt que les tombeaux peuvent être fécondés et que dans le giron des cadavres peut se préparer un enfantement ?" Et, lorsque dans son désarroi, elle s'en remet à la sage-femme, lui posant d'une voix brisée les questions que posent tous les enfants du monde confrontés aux mystères de la procréation : "Dis-moi quels chemins doit suivre la nature, si l'on peut concevoir par ignorance, à son insu ?" Celle-ci lui répond, avec son gros bon sens de paysanne, qu'"elle n'en connaît pas d'autre exemple que celui de la Sainte Vierge, et qu'on finirait bien par retrouver le beau corsaire débarqué pour la nuit d'amour."

La grossesse de la marquise ayant été proclamée sur la place publique, par la voie de la gazette, l'aveu de paternité ne saurait souffrir le secret de la confiance. C'est à ce prix seulement que l'enfant du rêve peut prendre place dans un lignage, aucun blanc ne subsistant dans sa filiation. "Et toute une lignée de petits Russes suivit dès lors le premier", conclut Kleist, avec une note d'humour complice. Ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants. Nous sommes apparemment en plein, conte de fées, même si l'auteur atteste qu'il s'est servi d'un fait divers authentique, dont seul le théâtre a été déplacé du Nord au Sud.

Un conte de fées ? Voire ! Car, pour des oreilles analytiques, ce texte résonne avec une certaine familiarité. Il ne peut manquer d'évoquer, entre autres, le cas de ces patientes qui se trouvent enceintes au cours d'une analyse. Souvent, elles se replient en elles-mêmes, dans leur intérieur secret, comme la marquise d'O. dans son château, comme si elles ne voulaient reconnaître ni avouer les fantasmes dans lesquels l'analyste a pris place par rapport à leur enfant, entrant en rivalité tantôt avec elles-mêmes, tantôt avec le père de l'enfant, tantôt avec leur propre père ou leur propre mère.

"Die Kinder, diese ihre liebe Beute", les enfants, ce cher butin bien à elle : il faudra que le père de la marquise, auparavant, l'abatte avec son pistolet, s'il veut les lui ravir, comme il en a pris la brusque décision, en même temps que celle de la chasser.

(1) Dans le beau film qu'il a tiré de la nouvelle, le cinéaste Eric ROHMER a malheureusement édulcoré le texte de Kleist en faisant boire à la marquise une tisane de pavot avant son évanouissement. Sa connivence avec le comte devient ainsi évidente.

Peut-être nos patientes réagissent-elles un peu de la même façon vis-à-vis de nous, comme si l'analyse pouvait faire peser, l'espace d'un moment, une menace mortelle sur elles ou sur l'enfant qu'elles portent. Si quelque chose doit avorter, que ce soit plutôt l'analyse. "Des enfants, qu'à cela ne tienne, Madame, nous vous en ferons d'autres !" s'écriait Alfred Jarry, en brandissant, de même que le père de la marquise, un pistolet vers les passantes effarouchées.

Que se serait-il passé, si un autre homme s'était présenté à la place du comte ? On peut tenter de l'imaginer en méditant sur le cas d'un jeune homme venu à l'analyse avec, comme principale souffrance exprimée, celle d'être stérile. Stérile et non pas impuissant : j'y insiste, comme il y insistait lui-même, bien que la confirmation biologique de ce qu'il soupçonnait fût suivie d'une période prolongée d'éjaculation précoce. Atteint de cryptorchidie bilatérale, - il avait été opéré vers l'âge de dix ans. Mais les suites avaient été mauvaises. De ses deux testicules, l'un s'était atrophié, l'autre, demeuré dans le creux inguinal, s'était, par la suite, révélé infécond. Il s'agit d'une affection à caractère héréditaire et, parmi ses ascendants et collatéraux males, il y avait, d'une part, ceux qui, comme son père ou l'un de ses frères, réunissaient la puissance et la fécondité, et, d'autre part, ceux qui, comme lui-même et son autre frère, avaient perdu la fécondité.

Dès les premiers entretiens, il avait relaté un rêve consécutif à l'examen qui avait confirmé son infirmité et qui en disait déjà long sur la façon dont il vivait cette "castration" innommable, sinon dans des termes barbares, faisant allusion à quelque lieu caché du corps : cryptorchidie, ou à un hors lieu : ectopie. Voici ce rêve, qui porte la marque de la mort et du deuil : il se trouve à un banquet, en compagnie d'une assistance nombreuse; une porte s'ouvre et s'avance le fils du chirurgien qui l'avait opéré étant enfant, portant sur la tête un grand plateau; dans le plateau, un morceau de cadavre, tout arrosé de sang noir; il murmure alors à son voisin, en parlant du cadavre: "Ce type-là est irrécupérable."

Après en avoir longuement discuté avec sa femme, ils s'étaient tous deux décidés pour la fécondation artificielle, de préférence à l'adoption, solution choisie par son frère et sa belle-sœur. Cette décision avait été prise antérieurement à l'analyse, mais l'"opération" eut lieu alors qu'elle était engagée depuis plusieurs mois. Cela se fit dans la ville de province dont ils étaient tous deux originaires et dans laquelle vivaient toujours leurs familles respectives, comme si le choix du lieu de l'insémination pouvait, au moins symboliquement, rattacher l'enfant à la filiation de ses futurs parents. En présence du mari, on injecta donc à l'épouse le sperme d'un donneur inconnu, d'emblée distingué par mon patient comme le "père biologique" de l'enfant à naître. Père biologique par opposition au "père réel" qu'il se sentait devenir lui-même, à mesure qu'avançaient la grossesse de sa femme et son analyse. Mais au nom de quelle réalité ? Celle des lois humaines régissant la transmission du nom et les conditions d'élevage des enfants, par opposition aux lois de la nature sur lesquelles s'interrogeait si anxieusement la marquise d'O. Et, par là même, réalité

de son propre "roman familial".

On en vint à parler du choix d'un prénom : Julia pour une fille, Thomas pour un garçon. Pourquoi Thomas ? Eh bien, me répond-il, à cause de l'apôtre, celui qui ne croit que ce qu'il touche. Thomas l'incrédule, mais dont le témoignage est décisif. "Solch ein ungläubiger Thomas", cette tête de mule de Saint Thomas ! s'écrie la mère de la marquise, en parlant de son père, qui, à l'heure de la réconciliation, s'entête et ne veut entendre.

Mais que s'agit-il de toucher ? Des plaies. Et que s'agit-il de croire ? La mort et la résurrection du fils. Oui ! affirme avec force mon patient, mon fils verra et touchera du doigt mes cicatrices et mes bourses vides. Ses bourses devenues cénotaphes, comme le tombeau du Christ après la résurrection. Car, par un bien étrange renversement, auquel le désaveu participe, l'absence de preuve palpable sera devenue pour l'enfant la seule preuve de sa filiation "réelle".

Quant au père biologique, le donneur de sperme, quel secret couvrira jamais le geste généreux par lequel il a abandonné quelques centimètres cubes de sa semence dans une éprouvette dûment étiquetée, chiffrée et codée, dont la fiche signalétique repose sans doute dans les archives de quelque service hospitalier ?

A quelque temps de là, j'apprends donc la naissance d'une petite Julia. Comme au cours de cette séance le patient se demande s'il doit me remercier, je me surprends à lui faire cette réponse : "Mais de quoi, d'un don ?"

Jean-Claude ARFOUILLOUX

Hélène Tenenbaum

AUTOUR D'UN CERTIFICAT

BR, 2.8.ans, s'est présenté à mon cabinet en raison d'un problème d'impuissance. Il est marié depuis un an environ avec une femme de 10 ans plus jeune que lui; le couple a un enfant de quelques mois.

Il me parle pendant la quasi totalité de la séance de son impuissance, appréciation d'autant plus surprenante qu'il prétend avoir avec sa femme des relations sexuelles quasi quotidiennes. Celle-ci cependant se déclare insatisfaite, "en veut toujours plus". Je lui fais alors remarquer que son sentiment d'impuissance est peut-être à mettre en relation avec la demande de sa femme, et que le problème est à situer au niveau de ce qui est mis en jeu entre eux.

C'est au moment de conclure l'entretien qu'il me demande de lui faire un certificat car il est poursuivi pour exhibitionnisme et doit passer incessamment en justice. Il se dit prêt à suivre une psychothérapie mais me semble surtout avoir peur d'être condamné et que sa femme apprenne ce qui lui est arrivé.

Ainsi, dès le départ, la demande de ce patient est ambiguë. Vient-il me voir pour échapper à la justice à l'aide de mon témoignage ou pour tenter de comprendre ce qui le pousse à ce comportement ? Autrement dit, cherche-t-il à m'utiliser en me trompant sur ses intentions, ou veut-il ne plus se tromper sur les siennes ?

En tous cas, j'accède à son désir, déclare qu'il a des difficultés conjugales pour lesquelles il semble décidé à entreprendre un traitement. Il est acquitté et vient au rendez-vous fixé. Le travail thérapeutique s'avère d'emblée difficile car le patient n'arrive pas à verbaliser. Il abandonne au bout de quelques mois mais un certain matériel aura pu être mis à jour.

Pendant les dernières séances, il me fera part de sa méfiance envers la thérapie et moi-même. Ainsi, "comme cela lui coûtait très cher, il choisirait un jour de se déclarer guéri, ayant payé le prix pour cela. Mais en réalité, ce serait faux". De plus, j'essayais de le "tromper en ne le critiquant pas assez", et même de "me concilier ses bonnes grâces en le soutenant vis-à-vis de sa femme", ce qui n'était évidemment pas le cas.

En fait, ce patient a besoin de trouver chez l'analyste une fonction de surmoi à son égard. C'est ce qu'il me demande quand il suggère que je devrais le critiquer plus.

Or, le certificat, en permettant qu'il soit soustrait au "châtiment mérité" selon le code légal, met l'analyste dans une position de complicité antinomique de la position de surmoi recherchée.

Nous pouvons remarquer dès à présent que ces attitudes transférentielles ne sont pas sans rappeler ce que J. Chasseguet-Smirgel appelle le leurre maternel dont a été victime le pervers dans l'enfance.

La brièveté de la thérapie n'a pas permis de mettre ces sentiments en rapport avec un vécu infantile, mais le patient s'était beaucoup plaint du caractère de sa femme. Elle ne l'aurait dévoilé que quelques jours avant le mariage, et trop tard pour qu'il puisse annuler le projet. En fait, il fait preuve vis-à-vis de sa femme, d'une profonde ambivalence. Les relations du couple, telles qu'il les relate, sont le reflet constant d'un rapport de domination, lutte sournoise plus ou moins consciente pour le pouvoir, et dans laquelle il sent sans cesse sa virilité menacée.

Ainsi, bien qu'il ait choisi d'épouser une très jeune fille, il s'est trouvé que c'est elle qui a fait les premières avances et provoqué les premières relations sexuelles. BR précise d'ailleurs que "ce sont toujours les femmes qui le cherchent".

Dans la vie quotidienne, il y a sans cesse rivalité devant les décisions à prendre et le patient se plaint de ce qu'elle ne veut "qu'en faire à sa tête". Les moindres détails de la vie commune sont vécus comme des provocations menaçant sa représentation d'une image masculine. Il ne supporte pas par exemple que sa femme porte des talons "hauts", "car une femme doit être plus petite qu'un homme".

Dans l'intimité du couple, il se vit affectivement comme impuissant, ou plus exactement, il se situe devant le désir de sa femme dans une position passive de type masochiste. En effet, bien qu'il semble répondre aux avances de sa partenaire et effectuer l'acte sexuel, il n'éprouve ni plaisir, ni désir. Il lui semble uniquement se soumettre au désir de sa femme qu'il décrit comme dangereux, dévorant, présentant en somme toutes les caractéristiques fantasmatiques du désir de la mère toute-puissante.

En contrepoint, il m'avait fait part de l'excitation qu'avait éveillé en lui la vision télévisée de femmes battues lors de manifestations politiques.

En fait, son désir ne se trouve éveillé que par la possibilité fantasmatique de se situer en homme. Mais pour que cela puisse se produire, certaines conditions sont nécessaires et en particulier que la femme se trouve en situation d'infériorité. On peut comprendre que ces conditions sont d'autant plus impérieuses qu'il reste fixé dans une incertitude sexuelle telle que ce n'est que par le jeu sans cesse répété des rapports de domination qu'il peut tenter de se repérer, et se situer en tant que non castré.

Nous reprendrons cette problématique plus loin, ce que nous voulons souligner dès à présent, c'est que le patient vit ses relations dans le registre de l'angoisse

de castration, mais sur le mode, le moule si j'ose dire, de la relation anale.

Autrement dit, la question qui est posée au niveau inconscient est "suis-je vraiment un homme pourvu d'un pénis ?" et je ne peux me vivre comme tel que lorsque la femme est en situation passive, lorsque je la perçois sans défense, démunie, castrée.

C'est ce qu'il avait cru réaliser en épousant une très jeune fille qu'il pensait pouvoir dominer aisément. C'est ce qu'il avait répété dans sa demande à mon égard. Il pensait me leurrer en parlant de son problème conjugal alors qu'il s'agissait surtout d'obtenir un certificat pour la justice. Mais le fait que je lui aie remis le papier qui lui a permis d'obtenir un acquittement qu'il n'osait espérer, le renvoyait au type de relation qu'il avait avec sa femme.

Ainsi, alors qu'il espérait me dominer en me trompant, c'était la thérapeute qui se retrouvait en position de force puisqu'elle avait pu avoir une action au niveau légal.

Dans le même temps, et on peut voir dès à présent une des raisons de l'échec de la thérapie, ma complicité plus ou moins avouée nous mettait l'un et l'autre à l'écart des lois énoncées.

Mais, parallèlement, lui remettre ce certificat est un acte qui permet aussi d'établir une relation thérapeutique. En lui montrant que je n'ai pas peur, que j'accepte de "me faire avoir" (voir ?), je lui apporte une importante gratification affective et situe notre relation à un niveau archaïque de don, relation toute différente de celle qu'il a nouée avec sa femme.

C'est à partir de ce vécu angoissant que l'on peut tenter de comprendre le sens du symptôme exhibitionniste. En effet, la perception vécue sur le mode anal auquel on sait que les pervers sont fixés, de la femme en tant qu'être castré, renvoie le patient à sa propre problématique de la castration : "Si la femme est dépourvue de pénis, je puis être dépossédé du mien". Mais l'acte d'exhibition qui consiste à effrayer les femmes surprises, n'a pas pour seule fonction de le rassurer sur l'existence de sa virilité. Le désir inconscient qui subsiste est que la femme à son tour lui montre un pénis. Ainsi le but visé est bien aussi de pouvoir dénier la différence des sexes.

En fait, l'acte d'exhibition n'apporte pas à mon patient le résultat escompté. Cette tentative de réassurance reste vaine puisqu'elle ravive au contraire l'intensité de l'angoisse de castration. "Dès que j'ai fini, j'ai très mal à la tête", dit-il, "elle est comme prise dans un étau". Ainsi, à peine s'est-il aperçu, dans le regard de l'autre comme étant lui-même porteur d'un pénis, éprouve-t-il la "sensation de castration".

D'autre part, le rôle donné à la vue dans la mise en acte perverse nous renvoie à la modalité la plus archaïque d'expression pulsionnelle, celle qui s'exprime dans le registre oral. La valeur érotique de la vue est ici signe de la survivance de la pulsion partielle. Se faire "manger des yeux" peut être

compris comme un jeu où il risque de perdre ce qu'il n'est en fait pas sûr de posséder.

Comme bien souvent, le choix inconscient de sa partenaire est tel qu'il renvoie BR à sa propre problématique : s'il accuse sans cesse sa femme de vouloir diriger, dominer leur couple, se conduire "en homme" en quelque sorte, c'est bien parce qu'il désire inconsciemment qu'elle soit porteur d'un pénis et qu'il n'y ait pas de différence sexuelle entre eux.

D'autres faits rapportés par le patient renvoient aux mêmes préoccupations. Quand il raconte rêver d'un monde sans riches ni pauvres, d'un monde "où tout le monde serait pareil", on peut transposer sans crainte d'extrapoler, et comprendre où notre patient aurait voulu abolir les différences.

De plus, il vit dans l'angoisse d'être privé de son permis de conduire, mais il conduit très vite et ne supporte pas d'être dépassé sur la route. C'est d'ailleurs, comme on le verra plus loin, le retrait de son permis à partir de quoi va s'enclencher le processus qui aboutira à l'arrêt de la thérapie.

Ces difficultés d'identification masculine stable nous renvoient à la place du père dans l'économie libidinale de ce patient.

Il faut noter d'abord que BR fait ses premières exhibitions peu avant la naissance de son fils. L'angoisse devant la paternité semble avoir joué un rôle déterminant dans le passage à l'acte pour sortir d'une problématique restée latente jusque là. Ce patient ne m'a d'ailleurs jamais parlé de son fils autrement que comme d'un objet, plus ou moins encombrant, dont il fallait se décharger en le plaçant chez les grands-parents pour pouvoir sortir.

Je n'ai jamais entendu parler de cet enfant comme d'un être vivant, participant d'une lignée et dans lequel il aurait pu chercher à se reconnaître. Comme nous l'avons dit, peu de souvenirs d'enfance ont été évoqués pendant ce bref traitement, mais BR se souvient des remarques acerbes de sa mère en direction de son mari. Elle se trouvait sexuellement insatisfaite et ne se privait pas de le dire, dévalorisant ainsi le père, et notamment quant à la fonction virile qui ne pouvait qu'évoquer en résonance inconsciente : la castration, aux yeux de l'enfant. Parallèlement, elle se moquait de son fils quand elle constata les traces des premières pollutions nocturnes.

En somme, chez cet exhibitionniste, le bref traitement nous aura permis de mettre en évidence quelques-unes des facettes de sa problématique inconsciente et notamment l'angoisse de castration, le déni de la différence des sexes, la relation de pouvoir anal, la survivance active des pulsions partielles orales, ainsi que la quasi impossibilité de l'identification à une image paternelle virile. De plus, la perception de sa propre sexualité avec son vécu d'impuissance peut se comprendre comme un processus de clivage : les affects de plaisir et de désir sont refoulés et la "réalité" de la réalisation de l'acte sexuel est refusée.

La thérapie a été interrompue lorsque son permis lui ayant été retiré, j'ai malgré tout exigé du patient qu'il honore ses rendez-vous. Habitant la campagne, il devait pour cela effectuer un long trajet à pied avant de prendre le train.

Il me semble que j'ai pris à ce moment une position intolérable pour lui. En lui imposant la règle d'une façon trop rigide, je ne le renvoyais pas à une loi dans laquelle il aurait pu se reconnaître et se situer. Je déniais en fait la complicité non énoncée, le leurre sur lequel s'était engagée notre relation et le renvoyais à son "impuissance", c'est-à-dire à ce qui avait été son vécu jusque là. Comme dans le jeu relationnel avec sa femme, il ne pouvait répliquer qu'en me rendant impuissante à mon tour, c'est-à-dire en interrompant le traitement.

De plus, la règle analytique derrière laquelle je lui semblais brutalement m'abriter ne pouvait que lui paraître être celle de mon propre désir, puisque notre relation s'était construite à partir de la possibilité, que je lui avais donnée d'échapper aux lois établies.

□ □ □

Note de février 1977 :

La présentation de ce cas avait servi à illustrer un travail théorique sur la perversion. Extrait du contexte, il m'apparaît un peu schématique et certaines précisions peuvent être apportées ici notamment en ce qui concerne le contre-transfert.

Cet homme s'était présenté à mon cabinet à l'époque où je débutais ma clientèle et l'arrivée d'un nouveau patient ne pouvait que me tenter. D'autre part, il s'agissait d'un cas qui arrive rarement de son propre chef chez la psychanalyste et enfin mes réflexions et mon travail sur le problème de la perversion commençaient à se préciser.

Je pense que cet ensemble rend compte, au moins en partie, de mon acceptation de lui faire un certificat (I), et bien qu'il ait été rédigé au

(1) J'ai vu en consultation M. B.R. Cet entretien a permis de déterminer que l'acte qui lui est reproché est à mettre en relation avec des difficultés conjugales pour lesquelles il semble décidé à entreprendre une psychothérapie.

plus près des intentions avouées de BR, je dois dire que je me demandais si, l'ayant aidé à se soustraire à une "punition", je n'allais pas lui permettre de commettre d'autres actes délictueux, plus graves peut-être.

Je me sentais quelque peu sa complice en l'ayant protégé contre la loi mais je me disais aussi que je lui fournissais ainsi, dans la réalité, un moyen nouveau dont il était libre de profiter ou pas.

En d'autres termes, ce qui dominait en ce début de traitement, était le sentiment de l'avoir pris, piégé même, dans mon désir avec le don de ce certificat. Or, c'était exactement ce qu'il me renvoyait au niveau du transfert lorsqu'il me disait ne pas croire à l'analyse et que tout ce que je ferais, serait de lui prendre beaucoup d'argent.

J'ai eu, de plus, l'impression qu'il revenait me voir pour me remercier de ce que j'avais fait pour lui et non pour changer puisqu'"il ne pouvait pas croire à ce traitement par la parole". Il se sentait donc piégé aussi et le moins qu'on puisse dire, c'est que contre-transfert et transfert s'articulaient dans une ambiguïté réciproque.

Nous étions convenus d'une séance par semaine en face à face, Très vite, les difficultés de verbalisation ont augmenté considérablement. Pendant les longs silences, je craignais de plus en plus qu'il passe à l'acte devant moi et s'exhibe. Je lui ai alors proposé le divan qu'il accepta, mais il ne devint pas plus loquace pour autant. Je pense maintenant que son inconscient ne s'est pas trompé sur mon angoisse et qu'il a vécu le divan, la fuite devant l'échange de regards, comme un rejet de ma part. Rejet s'opposant au don initial qui avait ouvert notre relation.

C'est alors qu'il se mit à manquer des séances pour raisons diverses. De mon côté, j'exigeai le règlement de ces séances comme il est d'usage. Mais cet usage, je ne l'avais pas verbalisé au début du traitement.

Comme je l'ai dit plus haut, ce changement d'attitude ne pouvait que lui paraître intolérable. Je crois que cela a été ressenti comme si j'étais passée d'une attitude féminine maternelle de don, d'acceptation de lui-même à celle du père représentant la loi et prétendant de plus l'appliquer.

Il s'agissait sans doute de trouver pour moi une position contre-transférentielle plus confortable, mais au détriment de mon patient qui pouvait d'autant moins s'y retrouver que le problème du certificat et de ce qu'il impliquait de complicité, n'avait pas été assez analysé. C'est sans doute l'inconfort de ma position contre-transférentielle et ma tentative trop rapide

de reprendre "les choses en mains" (ma puissance accrue le renvoyant à son impuissance) qui ont précipité la fin de la thérapie.

Je note enfin qu'à cette époque, les pulsions exhibitionnistes s'étaient effacées au profit des pulsions voyeuristes. Je ne sais s'il s'agissait d'une évolution positive, si elle n'était que transitoire et si elle ne touchait que le domaine symptomatique.

H. TENENBAUM

COMPTE RENDU DE LA REUNION
DES PRESIDENTS DES SOCIETES EUROPEENNES DE PSYCHANALYSE

Londres, le 19 février 1977 Mansfield. House, 63 New Cavendish Street

La troisième rencontre des Présidents des Sociétés Européennes avec le Conseil de la Fédération Européenne de Psychanalyse a eu lieu sous la présidence de J.Sandier, Président de la Fédération Européenne de Psychanalyse.

De cette confrontation qui a duré de 9 h. à 18 h, des lignes générales se sont dégagées

1) Prochaine Assemblée Générale de la F.E.P.

Il a été décidé que la prochaine Assemblée Générale de la F.E.P. se tiendrait à l'occasion du Congrès International de Psychanalyse, à Jérusalem, en août 1977.

Lors de cette Assemblée Générale, l'élection du nouveau bureau de la F.E.P. sera à l'ordre du jour.

Il a été précisé que l'Assemblée Générale est ouverte à tous les membres des sociétés européennes, mais il a été rappelé que le droit de vote est réservé aux délégués de chaque société puisque la F.E.P. est une fédération des sociétés et ne reconnaît pas de membres directs.

Lors de cette Assemblée Générale, la révision des statuts de la F.E.P. sera évoquée. Les statuts actuels (qui paraîtront dans le N° 13 de Documents et Débats) seront donc soumis à une révision pour laquelle le Conseil de la F.E.P. demande que l'on fasse des suggestions. Mme J. de Saussure (Genève) devra centraliser toutes les propositions qui seront faites.

Il n'est cependant pas possible que cette révision soit soumise à un vote avant l'Assemblée Générale suivante, c'est-à-dire en 1979 (1).

(1) On trouvera à la suite de ce compte rendu le texte des statuts actuels.

2) Deuxième conférence de la F.E.P.

Il a été proposé que la prochaine conférence européenne ait lieu à Barcelone si nos collègues espagnols veulent bien se charger de l'organisation de cette réunion.

Le sujet n'a pas encore été fixé, il appartiendra au Conseil de la Fédération et au Comité d'organisation d'en décider et de contacter les rapporteurs.

3) Le Comité Européen sur la Formation (Standing Committee on Training)

Sur la proposition d'un certain nombre de sociétés, il a été décidé que ce comité se réunirait dorénavant tous les ans (au lieu de la périodicité de deux ans qui avait été la règle jusqu'ici). Le Dr Limentani serait chargé de l'organisation et de la coordination de ce comité.

Il semble à l'heure actuelle que le sujet qui préoccupe le plus les membres de la Fédération Européenne serait les "exigences de la formation", c'est-à-dire de déterminer s'il existe dans les différentes Sociétés Européennes une politique de sélection et de formation plus ou moins cohérente, quelles que soient par ailleurs les différences locales.

4) Le Bulletin de la F.E.P.

L'actuel comité de rédaction terminera ses fonctions en août 1977. Deux numéros doivent paraître avant cette date et son déjà en voie d'être composés.

Il n'a pas été possible de décider d'une nouvelle formule concernant ce Bulletin et il semble pour le moment impossible de le transformer en revue: sa vocation serait de devenir un lien organique entre les différentes sociétés et leurs activités, plutôt qu'une publication scientifique.

5) Memorandum

Depuis janvier 1976, cinq memoranda ont permis au Conseil de la F.E.P. de communiquer avec les instances administratives des diverses Sociétés Européennes. Le souhait a été émis que certains points soient portés par chaque société à la connaissance de ses membres et de ses élèves laissant au Secrétaire des Sociétés le soin de choisir les informations à transmettre.

6) Langues officielles.

Les langues officielles à la Fédération sont : le français, l'anglais, l'allemand. Des limitations financières ne permettent pas d'y inclure l'espagnol et l'italien.

Nous rappelons que le texte français des statuts et règlements en représente la version originale; les textes anglais et allemands n'étant que des traductions.

7) Relations avec les élèves des Sociétés de Psychanalyse.

La distribution du Bulletin et des informations concernait jusqu'ici les membres des Sociétés. Il appartenait à chaque Société de prendre les mesures nécessaires pour faire parvenir le Bulletin aux élèves inscrits aux Instituts de Formation.

La F.E.P. a désiré que la liste des élèves régulièrement inscrits dans les divers Instituts de Formation lui soit communiquée. Une telle communication a paru inopportune pour un certain nombre de représentants et il a été finalement décidé que seules les sociétés qui n'y verraient pas d'inconvénient pourraient communiquer cette liste au Conseil de la F.E.P.

8) Les Congrès "sauvages".

Sur la demande du Conseil de la F.E.P. la question des congrès dits de psychanalyse a été posée. (En particulier ceux de la Fédération allemande, ancienne Société Schultz-Hencke; le "Groupe de Milan"; l'Académie de Psychanalyse" de Gunther Ammon). Chacun de ces groupes a largement diffusé des informations qui se prévalaient de l'organisation d'une "Conférence Internationale de Psychanalyse". Il a semblé à un certain nombre d'entre nous qu'une telle information nous portait préjudice mais il était reconnu en même temps qu'aucune action ne pouvait être intentée efficacement contre une telle pratique.

La seule mesure pourrait être d'ordre informatif en publiant à l'avance la liste des "réunions officielles" organisées par les diverses sociétés.

Un voeu a été exprimé de recommander aux membres des sociétés appartenant à la F.E.P. de ne pas cautionner les "congrès sauvages" en s'abstenant de s'y inscrire ou d'y présenter des communications.

Il a donc été demandé expressément à toutes les sociétés de faire parvenir au Conseil de la F.E.P. la liste des manifestations importantes qu'elles organisent.

9) Réunion des Présidents.

Il a paru souhaitable qu'une réunion des Présidents puisse avoir lieu régulièrement deux fois par an.

Pour un certain nombre de sociétés qui se trouvent dans des situations financières et géographiques défavorables, une telle réunion représente un fardeau pour la trésorerie.

Il a été demandé que les frais de déplacement du Président (ou de son représentant) pour une de ces réunions soient pris en charge par la société à laquelle il appartient. Pour la seconde réunion annuelle, aucune décision n'a été prise mais le Conseil de la F.E.P. s'est déclaré prêt à aider

financièrement les Sociétés qui pourraient faire une demande de contribution pour un tel déplacement.

La prochaine réunion des Présidents des Sociétés Européennes aura lieu à Jérusalem en août 1977 et la suivante sans doute à Barcelone vers le mois de février 1978.

Paris, le 3 mars 1977

Victor SMIRNOFF
Président de l'Association Psychanalytique de France

FEDERATION EUROPEENNE DE PSYCHANALYSE

La F.E.P. consulte tous ses membres en vue d'améliorer ses statuts que vous trouverez ci-dessous dans leur forme actuelle. Toutes les modifications que vous voudriez voir apporter ou toute suggestion sont à adresser au Président de l'A.P.F. qui en assurera la transmission auprès de la F.E.P.

STATUTS ET REGLEMENTSArticle 1

L'organisme sera nommé "La Fédération des Sociétés Européennes de Psychanalyse", désigné ci-après "La Fédération". La Fédération sera organisée en corporation avec une constitution écrite et aura le statut d'un organisme international tel que défini par la loi suisse. Elle devra avoir la situation légale et les responsabilités telles que les définissent les articles 60 à 79 du Code civil suisse.

Article 2

Le siège de la Fédération sera à Genève (Suisse). Le texte français de Statuts et Règlements est le texte officiel des Statuts et Règlements de la Fédération Européenne. Le texte officiel anglais sera conforme au texte français.

Article 3

Buts.

- A. Etudier et favoriser le développement de la psychanalyse.
- B. Assurer un lieu de rencontre aux sociétés européennes de psychanalyse et ainsi favoriser toute forme d'échanges entre ses membres.
- C. Favoriser le développement d'un niveau approfondi de formation et d'enseignement en vue du développement continu de la psychanalyse.
- D. Encourager les rapports entre la psychanalyse et d'autres disciplines.
- E. Avec ces objectifs en tête, la Fédération prendra les dispositions utiles pour faciliter les échanges entre les psychanalystes et les sociétés de psychanalyse membres de la Fédération, au moyen de publications, de congrès scientifiques et d'autres rencontres.
- F. Les sociétés constituantes conservent toutefois leur autonomie en ce qui concerne l'administration de leurs affaires, leurs recherches scientifiques et les modalités régissant la formation de leurs candidats qui relèvent, le cas échéant, des instituts qui en émanent. La Fédération ne peut que leur faire des suggestions.

Article 4

Le terme psychanalyse se réfère à une théorie de la structure et de la fonction de la personnalité, à l'application de cette théorie à d'autres branches de connaissance, à une technique psychothérapique spécifique.

Cette branche de connaissance trouve son fondement et son origine dans les découvertes de Sigmund Freud.

Article 5

Qualifications requises pour devenir et demeurer membre de la Fédération. La Fédération est un organisme constitué de sociétés de psychanalyse.

A. Seules les sociétés constituantes de l'Association Internationale de Psychanalyse (A.I.P.) en Europe peuvent devenir membres de la Fédération. Certaines sociétés constituantes de pays voisins peuvent également devenir membres. Chaque société membre sera reconnue comme une société constituante.

B. Chaque société constituante sera représentée à l'Assemblée générale par un nombre de délégués proportionnel à la totalité de ses membres titulaires et associés. Le nombre de représentants sera établi selon l'échelle suivante :

de	0 à 50 membres	2 délégués
de	50 à 100 membres	3 délégués
de	100 à 200 membres	4 délégués
de	200 à 300 membres et plus	5 délégués

C. Tous les membres titulaires et associés de ces sociétés constituantes auront le droit de participer aux activités de la Fédération.

D. Les psychanalystes européens ayant le titre de membre ou de membre associé attribué directement par l'A.I.P. peuvent devenir membres de la Fédération et être reconnus comme membres ou membres associés à appartenance directe.

E. Seuls les délégués des sociétés constituantes auront droit de vote à l'Assemblée générale. Les membres titulaires, les membres associés et les membres et membres associés à appartenance directe auront le droit d'assister à l'Assemblée générale, mais non de voter.

F. Les demandes des candidats au titre de membre de la Fédération doivent être adressées au Conseil qui décidera s'il convient de transmettre ces candidatures pour vote à l'Assemblée générale.

G. Toute société constituante, tout membre ou membre associé à appartenance directe peut se retirer de la Fédération, pourvu qu'un avis soit envoyé par lettre recommandée six mois avant la fin de l'année financière.

H. Une société constituante, un membre ou un membre associé à appartenance directe cessant de faire partie de l'A.I.P. cesse automatiquement de faire partie de la Fédération.

I. Quiconque n'aura payé sa souscription annuelle durant deux années consécutives cessera d'être membre de la Fédération. Cependant, un appel pourra être

fait auprès du Conseil afin qu'il examine les circonstances particulières qui peuvent expliquer cet arrêt de paiement.

- J. Aucune société constituante, aucun membre ou membre associé par appartenance directe ne pourra être exclu de la Fédération sans raison justifiée.

Article 6

Cotisations

La Fédération et ses activités seront soutenues par des dons, des legs, et les cotisations de ses membres. Chaque société constituante devra payer une cotisation annuelle équivalents au nombre total de ses membres. Les membres et membres associés à appartenance directe payeront une cotisation annuelle égale à celle que les sociétés paient annuellement pour chacun de leurs membres. L'Assemblée générale ratifiera le montant de la cotisation annuelle par individu. L'Assemblée générale peut, sans préjudice des droits et privilèges des autres membres, exonérer dans certaines circonstances un membre, un membre ou un membre associé à appartenance directe de la totalité ou d'une partie de la cotisation ou des arriérages.

Article 7

Administration

La Fédération est administrée par :

1. L'Assemblée générale
2. Le Conseil
3. Le Bureau

Article 8

l'Assemblée générale

- A. L'Assemblée générale est le corps administratif de la Fédération.
- B. Elle est composée du Conseil et des délégués des sociétés constituantes.
- C. Elle doit se réunir tous les deux ans. L'Assemblée devra être convoquée par une note écrite, et dirigée par le président selon la procédure fixée dans les règlements.
- D. L'Assemblée générale habilitera le Conseil à agir entre ces réunions au nom de la Fédération pour administrer ses affaires et finances et poursuivre ses buts.
- E. Elle devra décider de toutes les matières qui ne relèvent pas expressément du Conseil.
- F. Elle devra notamment :
 1. Organiser l'élection du président et des membres du Conseil suivant la procédure fixée par les règlements.

2. Recevoir les rapports du Conseil, du trésorier et la vérification des comptes.
3. Décider de tout changement à la Constitution.
4. Ratifier le montant de la souscription annuelle par individu.
5. Décider de la dissolution de la Fédération.

Article 9

Le Conseil

- A. Le Conseil est le corps exécutif de la Fédération.
- B. Il se compose du président, des vice-présidents, du trésorier et du secrétaire. La représentation d'un pays au Conseil sera limitée à deux membres. Cette limitation ne s'applique pas au secrétaire qui n'est pas élu par l'Assemblée générale.
- C. Le Conseil a pour fonction de permettre la réalisation des buts de la Fédération et devra recevoir les plus grands pouvoirs de direction, tels qu'ils seront fixés par les règlements.
- D. Il représente la Fédération sous la signature du président ou de l'un des vice-présidents et du secrétaire dans toutes les relations avec l'A.I.P. et les organismes extra-analytiques.
- E. Il assure les relations entre la Fédération et les sociétés constituantes.
- F. Il devra examiner les demandes des candidats au titre de membre et décider s'il convient de transmettre ces candidatures au vote de l'Assemblée générale.
- G. Il aura le pouvoir de retirer le titre de membre à une société constituante, à un membre ou un membre associé par appartenance directe, si d'après lui, la société constituante, le membre ou membre associé par appartenance directe ne peut se conformer aux statuts et règlements. Le membre exclu a droit d'appel à l'Assemblée générale.
- H. Il convoquera les réunions ordinaires et extraordinaires de l'Assemblée générale, établira un ordre du jour et présentera un rapport de ses activités.
- I. Il recevra les candidatures aux titres de président, vice-présidents et trésorier et transmettra celles-ci au vote de l'Assemblée générale. Le président désignera son secrétaire dont la nomination sera approuvée par le Conseil.
- J. Au cas où un poste deviendrait vacant au sein du Conseil à la suite de la résignation ou de la mort d'un membre élu, le Conseil prendra les mesures suivantes :

S'il s'agit du Président : un des vice-présidents exercera les fonctions du président jusqu'à la prochaine Assemblée Générale. Il sera désigné par un vote en dehors des règles par l'Assemblée générale qui a élu le Conseil.

S'il s'agit du Trésorier : le Conseil habilitera un de ses membres à poursuivre les fonctions du trésorier jusqu'à la prochaine Assemblée générale.

S'il s'agit du Secrétaire : le président choisira un secrétaire; cette nomination devra être ratifiée à la prochaine réunion du Conseil.

Article 10

Le Bureau

- A. Le Bureau est le corps exécutif du Conseil.
- B. Il est composé du président, du trésorier et du secrétaire.
- C. Il est habilité à agir entre les réunions du Conseil et au nom de la Fédération et il assure la liaison entre le Conseil et les sociétés constituantes.

Article 11

Le Trésorier

Le trésorier doit tenir les comptes, soumettre un bilan d'abord au Conseil, ensuite aux vérificateurs. La vérification des comptes et le bilan seront soumis à l'approbation de l'Assemblée générale.

Article 12

Le Secrétaire

Le secrétaire devra convoquer toutes les réunions de l'Assemblée générale et du Conseil, rédiger un ordre du jour et tenir un procès-verbal de ces réunions. Il devra convoquer toutes les conférences ou réunions organisées par le Conseil et en faire un compte rendu. Il devra préparer un rapport sur le travail du Conseil pour le soumettre à l'approbation de l'Assemblée générale. Il devra coordonner les diverses activités de la Fédération et remplir toutes les tâches que le Conseil lui assignera.

Article 13

Rémunération

Aucun membre de l'Assemblée générale ne peut recevoir de rétribution.
Les membres du Conseil seront remboursés des frais suscités par leur travail pour la Fédération.

Le Conseil jugera s'il convient de rembourser ses membres des frais de voyage occasionnés par les réunions du Conseil autres que celles coïncidant avec les congrès de l'A.I.P.

Article 14Amendements à la Constitution

Aucun amendement à la Constitution ne pourra être valide, à moins d'être voté à une réunion dûment convoquée de l'Assemblée générale et dont le quorum devra être celui des deux tiers des délégués désignés. L'adoption exigera un vote à la majorité des deux tiers des délégués présents à l'Assemblée générale. S'il n'y a pas quorum, une deuxième assemblée sera convoquée dans un délai d'un mois et l'adoption exigera cette fois encore un vote à la majorité des deux tiers.

Une proposition d'amendement à la Constitution devra être inscrite à l'ordre du jour envoyé en même temps que la convocation de l'Assemblée.

Article 15Dissolution de la Fédération

La Fédération peut être dissoute par l'adoption d'une résolution votée à la majorité des trois quarts, à une réunion de l'Assemblée générale dûment convoquée et dont le quorum devra être celui des trois quarts des délégués désignés. Si le quorum n'est pas atteint, une deuxième Assemblée devra être convoquée dans un délai d'un mois. L'adoption exigera, cette fois encore, un vote à la majorité des trois quarts des délégués présents à l'Assemblée générale. Si, après la dissolution de la Fédération et après paiement de l'ensemble des dettes, il reste un avoir quelconque, celui-ci sera non pas payé ou distribué aux membres de la Fédération mais donné ou transféré à quelque autre institution ou institutions ayant des buts similaires à ceux de la Fédération. Une telle institution ou institutions qui doivent être désignées par l'Assemblée générale soit avant, soit au moment de la dissolution, doit ou doivent interdire la distribution de ses ou de leurs revenus parmi ses ou leurs membres. Si cette disposition ne peut être mise à exécution, l'avoir doit être employé pour quelque entreprise charitable.

REGLEMENTSde la Fédération des Sociétés Européennes de Psychanalyse

Procédures déterminant la conduite des Assemblées générales, la proposition et l'élection des membres du Conseil.

1. Réunion de l'Assemblée généraleConvocation

L'Assemblée doit être convoquée par une note écrite adressée à toutes les sociétés constituantes au moins un mois avant la date de l'Assemblée.

Ordre du jour

Un ordre du jour provisoire doit être envoyé en même temps que la convocation à l'Assemblée. Un ordre du jour définitif sera adressé aux délégués

de l'Assemblée générale vingt-quatre heures au moins avant son ouverture.

Conduite de l'Assemblée

Le président doit conduire l'Assemblée. En son absence, l'Assemblée devra élire un membre du Conseil pour la présider. Le quorum doit être de 20 membres.

Scrutin

- A. Le scrutin doit être limité aux membres du Conseil et aux délégués des sociétés constituantes. L'importance des majorités doit être calculée d'après le dépouillement des votes valables.
- B. L'élection des membres du Conseil est faite par vote au scrutin secret.
- C. Le vote des résolutions et recommandations est fait à main levée.
- D. Le vote du président est décisif dans les cas où il y a égalité des voix pour et contre une résolution ou recommandation,
- E. L'adoption doit se faire à majorité simple, à l'exception. des résolutions qui concernent les amendements à la constitution et au règlement intérieur et la dissolution de la Fédération (articles 14 et 15 des statuts).

3. Résolutions

A. Les résolutions peuvent être de deux types

- (a) celles qui, passant à l'Assemblée générale, lient la Fédération.
- (b) celles qui, passant à l'Assemblée générale mais n'exprimant qu'une préférence, ne lient pas la Fédération.

B. Procédure pour présenter des résolutions :

1. Résolution incluse dans l'ordre du jour de l'Assemblée.

- (a) Toute société constituante peut présenter une résolution, à condition qu'elle soumette sa proposition au secrétaire au moins deux mois avant la date de l'Assemblée.
- (b) Le Conseil peut proposer une résolution, à condition qu'elle figure à l'ordre du jour définitif. Toutefois, une résolution concernant un changement dans les règlements doit figurer à l'ordre du jour provisoire.
- (c) De telles résolutions doivent être présentées à l'Assemblée générale, et si elles obtiennent un vote majoritaire, elles sont considérées comme liant la Fédération.

2. Résolutions et amendements nouveaux à une résolution en attente présentée par la base.

- (a) Deux membres quelconques de l'Assemblée générale peuvent présenter et appuyer une résolution nouvelle ou un amendement concernant une résolution en attente de l'Assemblée.
- (b) Le président peut décider si une telle résolution ou amendement à une résolution en attente, une fois passée, doit être considérée comme liant la Fédération. Si le président en a ainsi décidé, l'adoption d'une résolution ou d'un amendement à une résolution en attente peut constituer une action liant la Fédération.
- (c) Le président peut décider que l'action sur une nouvelle résolution ou amendement à une résolution en attente doit être différée pour être examinée par le Conseil. La proposition et le rapport du Conseil doivent être mis à l'ordre du jour de la prochaine Assemblée générale.

4. Procédure pour la proposition des membres du Conseil

A. Eligibilité

Tout membre titulaire d'une société constituante est éligible au Conseil.

Le président conserve ses fonctions pendant quatre ans. Il n'est pas éligible aux mêmes fonctions avant deux années révolues. Il peut toutefois être élu à un autre poste dans le Conseil.

Les vice-présidents sont élus pour une durée de deux ans et sont éligibles pour deux autres mandats de deux ans chacun, ce qui fait une durée maximum de six années consécutives. Par la suite, aucun vice-président n'est éligible aux mêmes fonctions avant deux années révolues. Ils peuvent toutefois être élus au poste de président ou de trésorier.

Le trésorier est élu pour une durée de quatre ans et est éligible pour un autre mandat de deux ans, ce qui fait une durée maximum de six années consécutives. Il ne peut être éligible aux mêmes fonctions avant deux années révolues. Il peut toutefois être élu à un autre poste dans le Conseil.

Le secrétaire est nommé pour une durée de quatre ans et peut être nommé pour un autre mandat de deux ans, ce qui fait une durée maximum de six années consécutives. Il ne peut être nommé aux mêmes fonctions avant deux années révolues. Il peut toutefois être élu à un autre poste dans le Conseil.

Aucun membre ne peut occuper plus d'un poste simultanément.

B. Candidatures

La liste des postes vacants dans le Conseil doit être inscrite à l'ordre du jour provisoire adressé en même temps que la convocation à l'Assemblée. Les candidatures à ces postes vacants seront envoyées au secrétaire avant

l'envoi de l'ordre du jour définitif (Règlement 1). La candidature est validée par l'accord signé du candidat accompagné des noms de quatre répondants. Les candidats peuvent être proposés à plus d'un poste, c'est-à-dire comme président, vice-président, trésorier.

C. Scrutin

Président et trésorier

Chaque membre présent à l'Assemblée générale a une voix par scrutin,

- (a) Quand un seul candidat est proposé, il doit être déclaré élu sans autre scrutin.
- (b) Quand deux candidats sont proposés, une majorité simple doit décider.
- (c) Quand trois candidats ou davantage sont proposés, si aucun d'entre eux n'a obtenu plus de 50% des voix exprimées, un second tour de scrutin doit suivre entre les deux candidats qui ont le plus de voix; celui qui obtient la majorité simple est élu.

Vice-Présidents

Chaque membre présent à l'Assemblée générale a une voix par vice-président à élire. Les postes vacants annoncés doivent être remplis par ceux des candidats qui ont le plus de voix, à condition que plus de la moitié des vice-présidents appartiennent à une société constituante autre que celle du président. Si cette proportion est dépassée, le vice-président faisant partie de la même société que le vice-président et ayant le moins grand nombre de voix devient inéligible.

Nomination du secrétaire

Après son élection et celle des autres membres du Conseil, le président nomme le secrétaire.

5. Amendements des Règlements

L'annonce d'amendements aux règlements doit être inscrite à l'ordre du jour provisoire (Règlement 1. Ordre du jour). Le vote est fait à main levée (Règlement 2.C.) L'adoption doit se faire à la majorité des trois quarts (Règlement 2.E.).

Situation des psychiatres et psychologues en Amérique du Sud :

Les événements qui se déroulent actuellement en Argentine ont suscité de nombreuses réactions dont, pour ce qui est de l'A.P.F., Documents et Débats vous communique ici l'échange de lettres suivant :

Paris, le 2 décembre 1976

Monsieur le Président et cher collègue,

D'Argentine nous parviennent des nouvelles inquiétantes. Parmi les victimes de la terreur qui règne dans ce *pays*, les psychanalystes paraissent ces temps-ci, des cibles privilégiées, aux côtés de psychiatres, psychologues, pédagogues, avocats. Ainsi nous apprenons que :

Nicolas SZPIRO : Médecin psychanalyste. Directeur du centre E. Racker de l'Association Psychanalytique Argentine. Arrêté par la police le 24 mars (jour du coup d'état). Emprisonné à Villa Devoto.

Hugo F. BELLAGAMBA Séquestré en mars 1976. Médecin psychanalyste. Un groupe d'hommes armés habillés en civil fait irruption dans son cabinet pendant une séance de psychothérapie de groupe et l'enlève. Disparu.

Rosa MITNIK : Médecin psychanalyste. Séquestrée en novembre 1976.

Juan Carlos RISSAU Médecin psychiatre. Secrétaire de la Fédération Argentine de Psychiatres. Séquestré début août 1976, Disparu.

Claudio BERGMAN : Médecin psychiatre. Séquestré à Cordoba.

Raul FUENTES

Antonio CALABRESE

Alberto SASSATELLI = Médecins psychiatres

Eduardo LLOSAS

Alejandro PASTORINI

Blanca TARNOPOLSKY Psychologue. Séquestrée ainsi que toute sa famille.

Mauricio MALAMUD Psychologue,

Liliana Misraji de PASQUINI. Psychologue psychanalyste et son mari

Eduardo A. PASQUINI, physicien. Enlevés de leur domicile le 10 juin. Disparus.

Ce qui nous pousse à saisir de ces informations les Sociétés Psychanalytiques dont nous faisons les uns et les autres partie, c'est :

- par delà de possibles réaction de solidarité vis-à-vis de collègues (pour ne pas parler de défense corporatiste)

- le fait que les psychanalystes soient spécialement visés nous apparaisse avoir valeur de symptôme;
- la remémoration du précédent historique 1933-1945, auquel, en analystes, nous ne pouvons qu'être sensibles;
- entre autres, le terme de "Freudo-Marxiste" qui, employé là-bas nous apparaît n'avoir de sens que par rapport à ce précédent historique et au terme médiateur non explicité dans ce vocable hybride.
- l'idée qu'il ne saurait être question d'analyse quand la terreur sévit sur tous les plans;
- la nécessité, à nos yeux, de tout faire, dans l'immédiat, pour assurer l'asile aux personnes menacées, de l'organisation de leur sortie d'Argentine à la possibilité de travailler dans notre pays.

C'est pourquoi nous nous adressons avant tout aux Sociétés Psychanalytiques de notre pays, d'abord pour qu'elles soient informées et ensuite pour qu'elles puissent prendre les positions, décisions et mesures qu'elles jugeraient alors nécessaires.

Et que celles d'entre elles qui sont affiliées à l'A.P.F. utilisent éventuellement ce canal, comme et si possible mieux que cela n'a été fait à la veille du deuxième conflit mondial.

Car il y a aussi des psychanalystes dans le pays - les USA - où se forment, dans des écoles spécialisées, les techniciens latino-américains de la torture. Et de leur côté comme du nôtre, la solidarité ne devrait pas être un mot vide.

Nous vous prions de recevoir l'expression de nos sentiments les meilleurs.

J. Ayme
F.-Descombey
J.P. Descombey
F. Gantheret.

Paris, le 15 décembre 1976

Monsieur F. GANTHERET

Cher collègue et ami,

J'ai bien reçu ta lettre concernant nos collègues argentins.

Nous avons été informés en tant qu'Association Psychanalytique de France de la situation catastrophique qui règne là-bas et il a été par ailleurs formé un comité d'accueil pour ceux de nos collègues qui ont cherché refuge en France. Ce comité est composé de A. Béjarano, J. Laplanche et moi-même. Par ailleurs et de son côté, la Société Psychanalytique de Paris a confié à M. et Mme Renard une tâche analogue à la nôtre.

Ces comités français viennent se joindre aux comités qui avaient été formés dans d'autres pays et sont coordonnés par le Dr Montessori de la Société Psychanalytique Néerlandaise.

Voilà sur le plan professionnel ce qui jusqu'ici a été entrepris. Quant à une position plus globale concernant la situation des analystes en Argentine et le sort de ceux qui ont été séquestrés, enlevés, torturés ou qui ont tout simplement "disparu", aucune mesure n'est effectivement prise. Il m'est arrivé de signer ainsi qu'un certain nombre de mes collègues, un télégramme qui s'adressait au Président de la République Argentine et concernant l'enlèvement d'un collègue. Ceci a été cependant une initiative privée.

Je vais lors de la prochaine réunion saisir le Conseil de l'A.P.F. de ce problème et l'alerter quant à l'urgence d'une action plus large.

Je te serais reconnaissant ainsi qu'aux cosignataires de ta lettre de me faire parvenir au plus vite quelles actions concrètes pourraient être entreprises.

Je te prie de croire, ainsi que les cosignataires de ta lettre, à mes sentiments amicaux.

Dr V. SMIRNOFF

Président de l'Association
Psychanalytique de France

NOTES DE LECTURE

QU'EST-CE QUE LA PSYCHANALYSE APPELLE PENSER ?

par M. Mathieu

Sur l'ouvrage de Léon GRINBERG, Dario SOR, Elisabeth TABAK de BIANCHEDI : Introduction aux idées psychanalytiques de Bion (1972), traduit de l'espagnol par E.R. HAWELKA, Dunod, coll. Psychismes, 1976, 184 p.)

Disciple anglais de Melanie KLEIN, théoricien, clinicien, psychothérapeute de groupe, Wilfred R. BION va-t-il accéder grâce à ce livre, à une réputation plus assurée, à une considération mieux établie dans les milieux psychanalytiques français ? Comme les auteurs sud-américains en témoignent, c'est un auteur peu connu; sa bibliographie ne révèle que quatre écrits traduits dans notre langue : deux livres (Recherches sur les petits groupes, PUF 1972, L'Attention et l'interprétation, Payot 1974), et deux articles ("Théorie de la pensée", R.F.P. 1964, et "Différenciation de la part psychotique et la part non psychotique de la personnalité, N.R.P. 1974); s'y ajoute un texte sous presse : "Le langage et le schizophrène" (à paraître chez Dunod, dans l'ouvrage collectif: Dire: du corps au code). Peu connu, et de surcroît difficile. Est-ce alors, seulement, une meilleure connaissance d'une production déjà abondante, d'une réflexion déjà mûre, que la traductrice-linguiste des traducteurs-interprètes nous offre à méditer, et pour tout dire : à penser? Je ne répondrai pas à ces questions, sinon en les interrogeant dans leur être même. Et en les interrogeant de l'intérieur de ma propre pratique. Je m'en tiendrai, pour cela, à l'unique source que constitue le présent livre, n'ayant lu de l'auteur que ses Recherches sur les petits groupes, dont finalement je parlerai peu. J'exclurai également les autres commentaires sur l'oeuvre dont il m'a été signalé l'existence. Par là, ma démarche s'articulera strictement à une interrogation liminaire à toute approche du contenu et de la forme des idées de BION, introduction que mon texte tentera de déployer dans la mesure des choses obscures de l'inconscient, à savoir : que signifie la question : qu'est-ce que la psychanalyse appelle penser ?

Dans une courte mais saisissante préface, BION fait allusion à "La ruelle" de Vermeer de Delft. "N'importe quelle personne qui regarderait (ce) tableau, écrit-il ... peut se rendre compte qu'elle éprouve une émotion comme elle n'en a jamais eu auparavant".

Cette émotion est celle qui habite la rigueur classique d'une composition où les façades des maisons semblent former un écran à la fuite des lignes vers l'horizon. Car cette clôture n'enferme pas, elle appelle au contraire la perspective. Et c'est la même perspective que le psychanalyste déploie quand il s'efforce de déceler, derrière la minutie réelle de la façade de l'inconscient, le paysage inventé, irréel, du conscient; derrière la raison des processus primaires, le rêve des processus secondaires.

o

o

o

Le cheminement de BION s'engage d'abord par la pratique du groupe thérapeutique, s'assure ensuite au travers de la question de l'analyse de la psychose, s'affirme enfin dans l'épistémologie de la pensée.

Comme la jaquette publicitaire du livre de GRINBERG et coll. l'indique joliment, - encore qu'en entretenant une confusion sémantique -, ce disciple masculin de Melanie KLEIN choisit donc de s'intéresser aux petits groupes plutôt qu'aux petits enfants. Question d'identification peut-être. Plus radicalement, façon décisive de poser les premiers jalons de l'existence d'une dualité de la connaissance, ou pour ne pas anticiper : d'une dualité du fonctionnement psychique. J'ai dit que je parlerais peu du groupe, je précise maintenant du point de vue de la technique et de la théorie de ce type de traitement psychologique. Car, d'une part, la position du champ thérapeutique groupal par rapport à celui de la cure individuelle n'est pas claire, la translation des concepts types ne pouvant s'y opérer de manière univoque. D'autre part, je ne suis pas persuadé que BION accorde une grande valeur pragmatique au groupe, mais lui assigne plutôt une importance heuristique pour ce qui est de dégager un point de départ à ses réflexions sur la pensée. De ce point de vue, par contre, le groupe apporte un éclairage capital, de par le surgissement en son sein des angoisses psychotiques décrites par Melanie KLEIN dans le tout premier développement de l'enfant. Mais il y a plus : le groupe oscille, dans son fonctionnement, entre un niveau fantasmatique inconscient et un niveau moïque conscient, ou réaliste. Fantasmatiquement le groupe développe des interactions pouvant se comprendre selon trois présupposés de base (terme que la traductrice préfère à celui d'hypothèses de base, habituellement cité). Réalistiquement, le groupe mûrit dans la tâche de la parole. D'un côté le langage apparaît comme la forme d'une action, de l'autre comme l'expression d'une pensée. Il convient de préciser en quoi cela s'enracine à la phénoménologie kleinienne, et je laisse la parole à Dario SOR : "BION conclut en constatant que les présupposés de base apparaissent comme des formulations consécutives à une scène primitive extrêmement archaïque, élaborée au niveau d'objets partiels et associée à l'angoisse psychotique et aux mécanismes de dissociation et d'identification projective tels que Melanie

KLEIN les a décrits comme caractérisant la position paranoïde-schizoïde."

o

o

o

A partir de quoi le cheminement de BION devient complexe. Il s'y passe un continuel va-et-vient d'une clinique de la psychopathologie à une métapsychologie de la connaissance. Au travers des notions "d'objets bizarres", "d'hallucinoïse", "d'attaque contre les liens", notions dont je ne saurais clairement rendre compte quant à leur genèse, leur extension, leur opérativité, c'est toute une herméneutique originale de l'observation psychanalytique qui se met en place. Et qui se met en place doublement : d'une part, quant à l'espace primitif de la psychose, particulièrement de la schizophrénie; d'autre part, quant à l'espace élaboré du fonctionnement mental dit normal.

Du point de vue de la psychose, les apports de BION sont aussi intéressants, dans leur registre, que ceux de WINNICOTT, FAIRBAIRN ou KOHUT. Je veux dire qu'ils sont aussi fondateurs pour une nouvelle approche de l'interprétation des structures dont on a toutes raisons de supposer qu'une compréhension classique ne rend pas compte. Didier ANZIEU, dans sa préface, souligne justement qu'avec de tels patients, chez qui les déficits du moi, ou du soi, résultent de carences précoces de l'environnemental (il faudrait y ajouter, en contrepoint, la force constitutionnelle de la pulsion de mort), le travail psychanalytique doit être effectué dans un premier temps, par le psychanalyste lui-même, "à la frontière de l'impensable et du premier pensable symbolisable." La notion d'attaque contre les liens offre un point de repère rendant possible un tel travail. BION entend par lien le rapport du patient avec l'objet-analyste comme avec l'objet-soi et ses constituants. Attaque renvoyant certes aux agressions fantasmatiques primitives de la position schizo-paranoïde, mais plus encore. "Je ne m'intéresse pas seulement au sein, ou au pénis, ou à la pensée verbale, précise "Second Thoughts", mais aussi à leur fonction qui est de constituer le lien entre deux objets". C'est en contenant ces processus destructeurs, tels qu'ils sont actualisés dans un transfert, que le psychanalyste permet au patient de se représenter ses propres contenus psychiques, c'est-à-dire en lui apportant par là ce que BION nomme les "éléments alpha".

La perspective se renverse. Nous sommes maintenant situés du point de vue de la connaissance.

o

o

Car qu'est-ce que BION appelle : penser ? Et d'abord, qu'est-ce qui a appelé BION à penser la pensée ? L'œuvre de Melanie KLEIN, nous l'avons vu. Et la philosophie de KANT. Deux sources qui alimentent le courant impétueux d'une théorie aux remous, pour ne pas dire aux engoulements conceptuels imprévisibles.

Schématiquement exposées, les choses se présentent ainsi. Il y aurait une pensée primitive, au sens large des processus primaires, associée au mauvais objet sein. Pensée-acte, réduite aux éléments nommés "bêta", protoPensée se vivant comme une chose mauvaise, et devant être expulsée par le nourrisson, principalement au moyen du processus de l'identification projective. Lieu de la non-symbolisation, cette pensée (ou ces pensées) ne se distingue pas de la chose-en-soi kantienne; elle n'est pas une véritable pensée.

C'est par le jeu de la tolérance (innée) à la frustration qu'existe la véritable pensée, celle des éléments "alpha". Si cette capacité est suffisamment importante, et si elle s'associe à la capacité de la mère de tolérer les projections du nourrisson et de les lui redonner à réintrojecter, la symbolisation primaire apparaît. Autrement dit (citation des auteurs de l'Introduction...) : "L'élimination du mauvais sein dans la mère constitue l'expulsion d'un élément "bêta" au moyen du mécanisme de l'identification projective." "La mère, grâce à sa capacité de rêverie, modifie les sensations désagréables liées au mauvais sein et cherche à soulager le bébé. Celui-ci réintrojecte la vivante émotionnelle transformée et adoucie, c'est-à-dire qu'il réintrojecte une fonction "alpha". Corrélativement se met en place, dans le psychisme, l'appareil pour penser les pensées. "C'est cet appareil qui détermine que la pensée primitive (associée à la chose-en-soi) évolue et acquiert les caractères de plus en plus abstraits de la pensée."

Ainsi apparaissent, dans une succession génétique, après les éléments "bêta" et "alpha" (symbolisation primaire) : la symbolisation secondaire (rêves et mythes), la symbolisation tertiaire, le système déductif scientifique (sciences exactes). BION représente cette théorie dans une grille où figurent verticalement les divers degrés du pensant ainsi dégagés, et horizontalement leur mode d'énonciation. Si l'axe vertical est génétique, l'axe horizontal est sémantique. BION tente d'inscrire le "jeu psychanalytique" dans ce schéma; chacune des 48 catégories déterminées par les intersections des deux axes peut recevoir les différents signifiants de la communication entre l'analyste et le patient : rêves, gestes, fantasmes, passages à l'acte, etc. Une introduction conceptuelle de l'interprétation dans la grille devient alors possible.

Ici s'articule la théorie des transformations. Si c'est la réalité psychique, l'inconnu inconnaissable, la chose-en-soi, toutes les manifestations de l'inconscient dans la cure sont susceptibles d'être comprises comme des transformations. Et c'est ce que l'interprétation doit

faire advenir, s'incarner dans l'être.

o
o o

Si au cours de l'évolution des idées de BION sur l'inconscient, le déroulement de la cure, l'observation de l'objet analytique, l'interprétation, il est de plus en plus difficile de reconnaître la filiation kleinienne (qui en somme se résume au manichéisme : position schizo-paranoïde - position dépressive), on peut en outre remarquer que les emprunts kantien sont discutables quant à la pertinence de leur saisie et de leur utilisation logistiques.

Il y a certes, chez KANT, l'affirmation d'une détermination duelle de l'objet (au sens d'objet de la nature). Les deux éléments de la connaissance humaine sont l'intuition et la pensée, la première étant représentation immédiate de la chose, la seconde représentation médiante. La pensée est le passage du donné intuitif au concept, du jugement de perception au jugement d'expérience, de la sensibilité à l'entendement. Martin HEIDEGGER, qui analyse longuement, dans "Qu'est-ce qu'une chose ?", la Critique de la raison pure, formule ainsi la manière kantienne d'interroger : "L'objet ne se dresse que si l'intuitif est conceptuellement pensé."

A cet égard, ce que BION appelle pensée entre dans une dualité, celle de la fonction "bêta" et de la fonction "alpha", soit celle du donné immédiat et de la symbolisation. La propre démarche de l'auteur, en tant que psychanalyste praticien, saisit la même dualité, puisque mettant constamment l'accent sur la nécessité de l'intuition en regard de la conceptualisation. C'est à partir de l'intuition, perception fondamentale de la réalité psychique, que s'est élaborée la curieuse doctrine contre-transférentielle de l'auteur, à savoir la nécessité pour le psychanalyste de renoncer à ses jugements a priori, de se libérer du désir, de la mémoire et de la compréhension.

Cependant, l'intuition kantienne est sensorielle, ce qui n'est pas le cas de celle de BION.

De dérive en dérive, nous arrivons à cet englobement conceptuel dont je parlais plus haut, et qui culmine dans la notion de chose-en-soi. Car, quelle curieuse association que la chose-en-soi kantienne avec le mauvais sein (ou le non sein) kleinien ! Et d'autre part, pour BION, il s'agit d'une expérience originaire, alors que pour KANT, il s'agit d'un concept. Dieu, dans la théologie chrétienne, est une chose-en-soi. Le phallus, dans la psychanalyse, est une chose-en-soi. L'utilisation de cette notion pour une genèse de la pensée n'est pas possible.

o
o o

Il faut savoir gré, malgré tout, à l'auteur, d'avoir renouvelé l'approche de deux problèmes fondamentaux de la connaissance : celui de la chose et celui de la pensée. Le premier, qui ne me concerne pas directement ici, renvoie à l'existence de cet entre-deux où nous nous mouvons, entre homme et chose. Le second concerne le dévoilement de l'être.

Michel MATHIEU

o
o o

Note de lecture faite par Annie Anzieu

D.W. WINNICOTT, L'enfant et le monde extérieur, 1957, Petite bibliothèque Payot, trad. fr., 173 p., index.

Petit livre qui rassemble des conférences et cours rédigés par D.W. WINNICOTT à l'intention des parents, éducateurs, instituteurs, jardinières d'enfants, etc.

Dans un langage très simple, il y envisage la problématique infantile selon les données de l'environnement.

On y retrouve la marque de son étonnante sensibilité, de sa compréhension généreuse des conflits et des processus psychiques. Cependant il ne faut pas compter y trouver une étude spécifiquement psychanalytique des questions envisagées. C'est plutôt un psychologue averti de pédiatrie et de psychanalyse que nous rencontrons là.

Sous cette forme, un tel ouvrage peut être fort utile aux personnes qui ont à s'occuper de jeunes enfants.

Annie ANZIEU